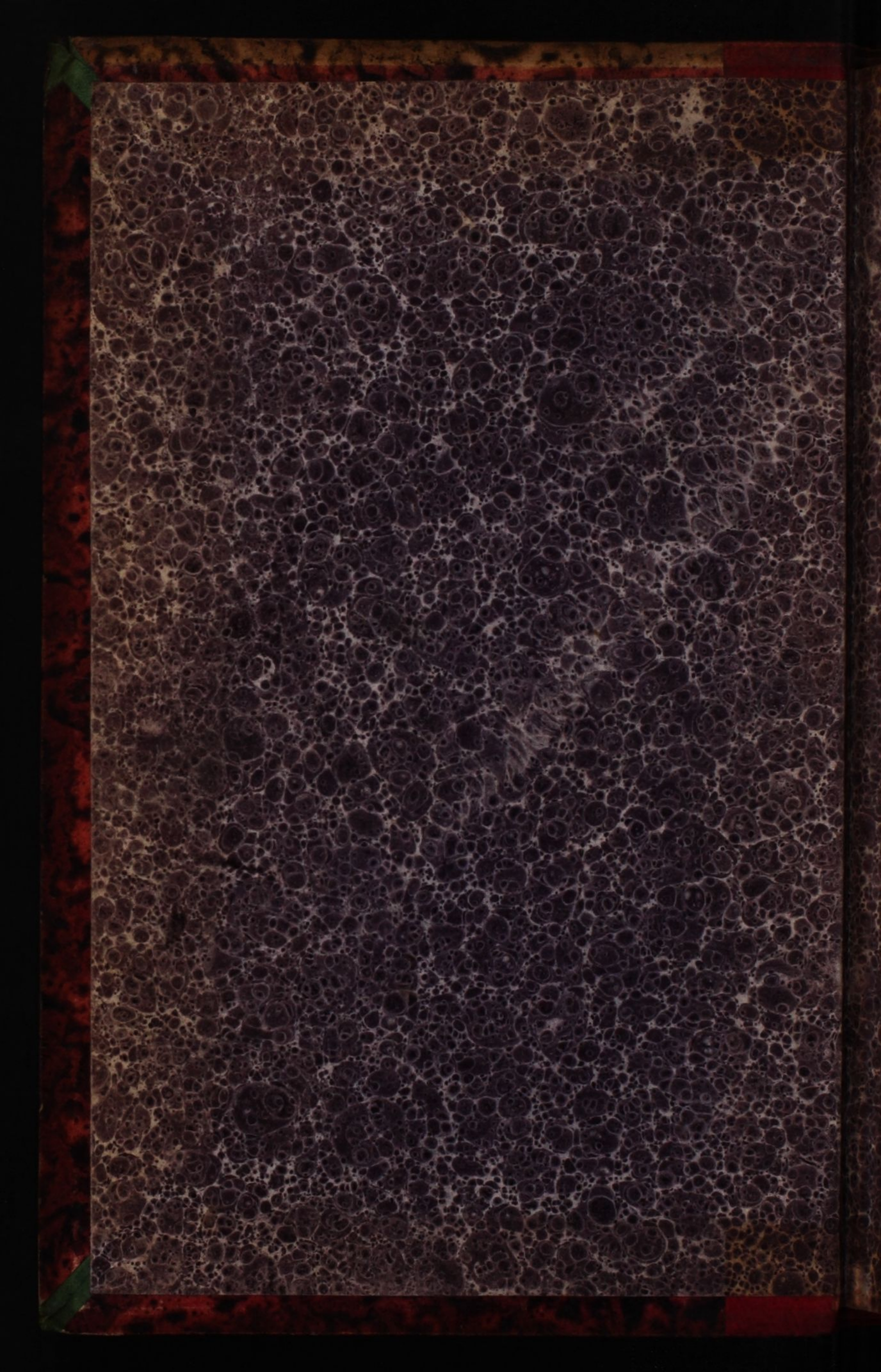
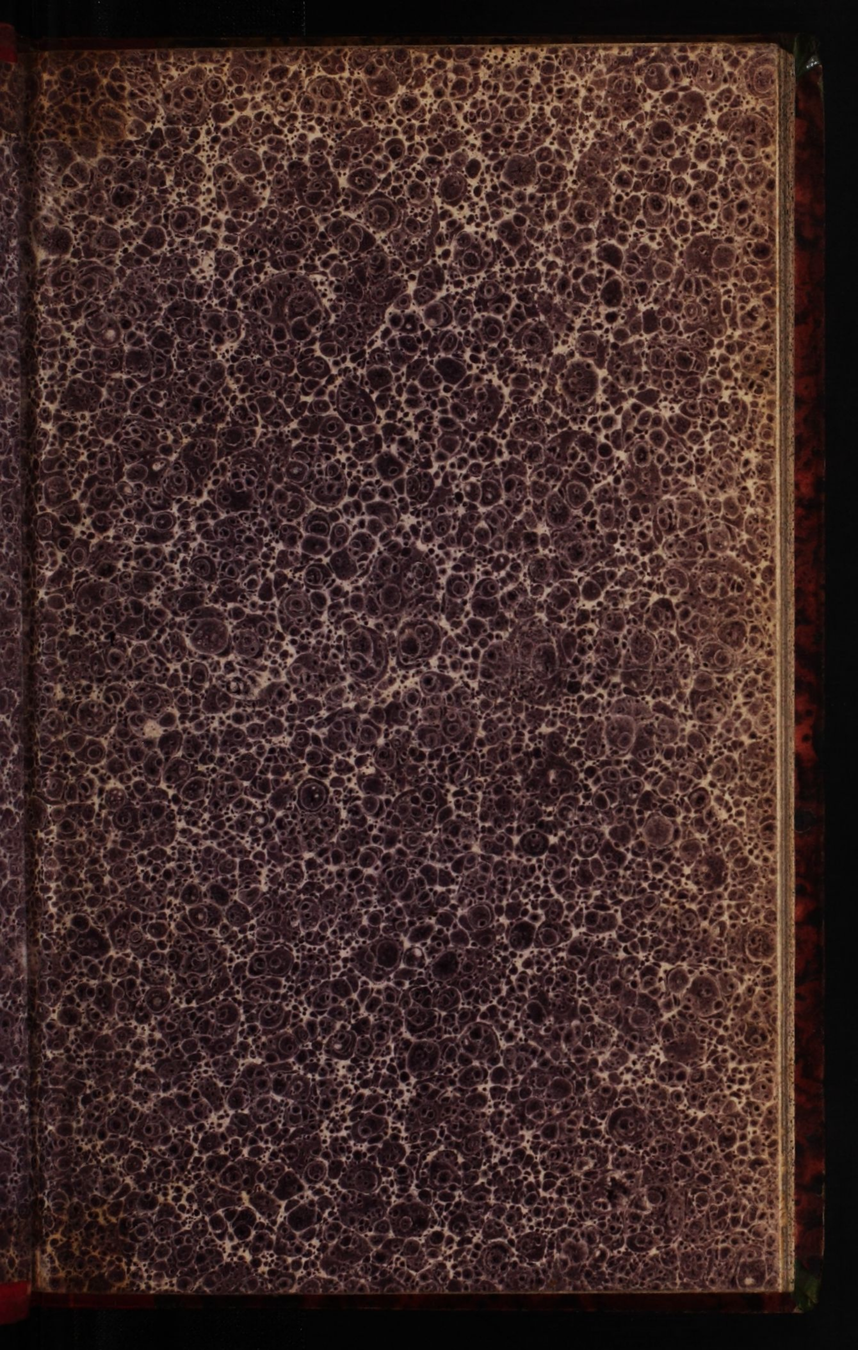


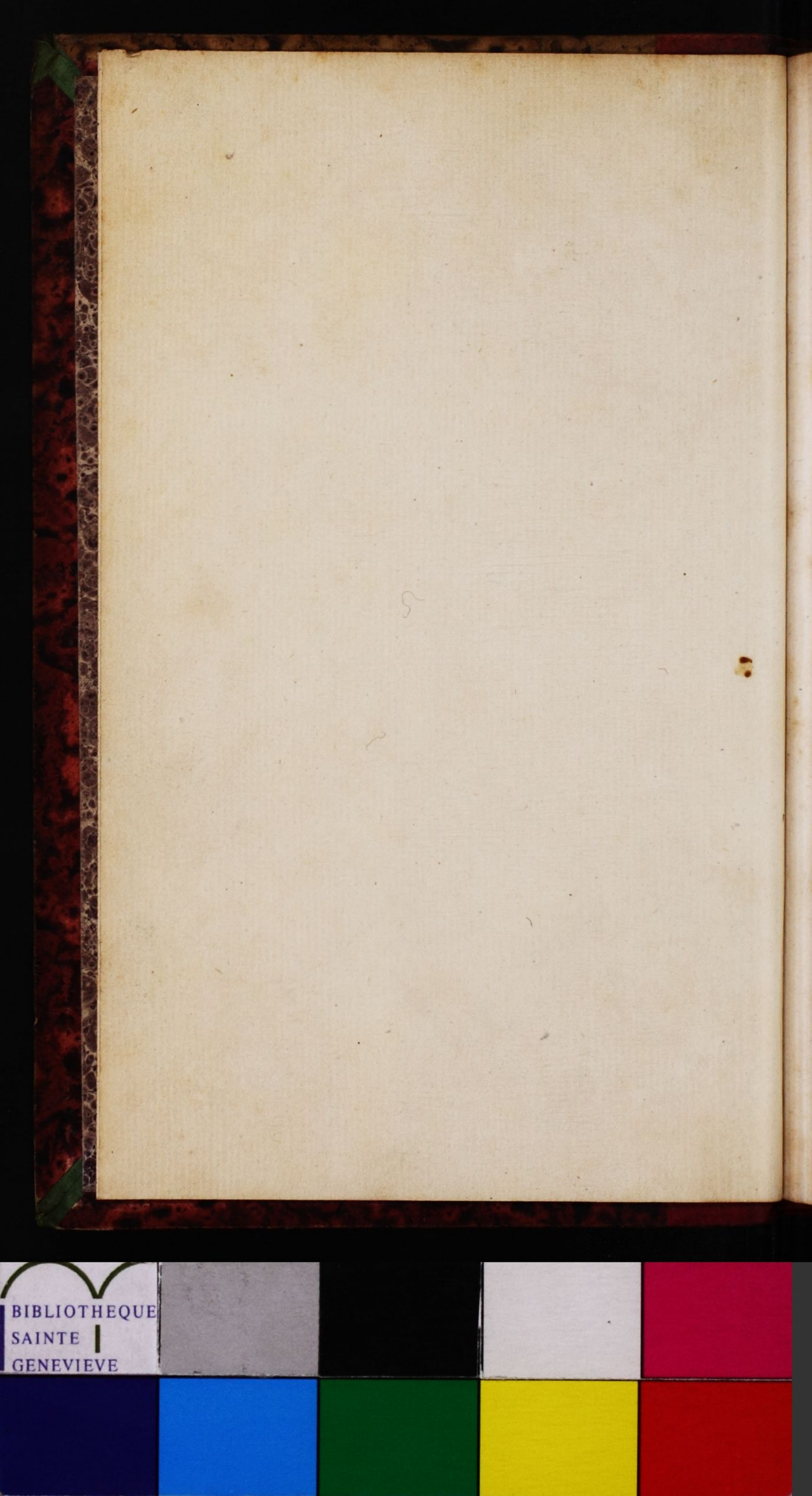
Y
1.649
Sup
DE
JACQUES
FAUVEL
4










BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

JACQUES FAUVEL.

IV.

IMPRIMERIE DE COSSON.

MÉMOIRES

DE

JACQUES FAUVEL,

PUBLIÉS

PAR Jh. DROZ ET L.-B. PICARD.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

RUE DE TOURNON, N° 6.

MDCCCXXIII.

JACQUES FAUVEL.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Abattement de Fauvel.

A PEINE me reste-t-il un souvenir confus des premiers jours qui suivirent l'horrible événement. Louise avait emporté toutes mes forces morales : je n'éprouvais ni délire, ni transport ; c'était un affaissement absolu, une absence de tout sentiment, je dirais presque une nullité d'existence.

Le premier objet que je me souviens d'avoir distingué, ce fut mon enfant. Je passai plusieurs jours encore sans faire attention aux secours que me prodiguaient monsieur et madame Dumarsy. Hélas! ceux que j'avais tant de fois soutenus me prêtaient leur appui... Naguère, ils recevaient mes services et se montraient reconnaissans... je recevais leurs soins avec une sorte de répugnance. Je conçus enfin un désir ; je voulus être seul avec mon fils. Toute autre personne m'éloignait de Louise... Jules me rapprochait de sa mère; tout ce qui restait d'elle était en lui.

Lorsque je me levai, je ne parlai point. Je portais autour de moi des regards incertains; mes yeux tombèrent sur une glace, je me reconnus à peine; mes cheveux avaient blanchi, des rides sillonnaient mon front.

Craignant de montrer de l'indifférence à monsieur et à madame Dumarsy, je leur proposai de retourner à la ville. Mon intention était de n'y rester que peu de momens, et de revenir avec mon fils m'ensevelir dans

la campagne où j'avais vu Louise pour la dernière fois. Nous partîmes. Mon beau-père m'engageait à m'occuper de mes affaires. Je le priai de ne m'en point parler : il insista. La seule idée qui me vint fut celle de tout vendre ; elle parut l'affliger : « Faites, « faites comme vous l'entendrez, lui dis-je ; « vous êtes le maître. Je n'ai plus ni vo-« lonté ni projet. »

Le lendemain, monsieur Dumarsy m'amena un réfugié français, monsieur Léville, qui offrait de s'associer avec moi : il versait cent mille francs dans la manufacture, et se chargeait de la diriger. Je me hâtai de signer le traité qu'on me présenta. Beaucoup de personnes vinrent pour me voir; je n'en reçus aucune, et je repartis avec Jules.

Pendant la route, je sentis une espèce d'impatience injuste envers mon fils. Il se livrait à la vivacité de son âge, il jouait, il riait : lorsque nous approchâmes de notre maison, sa gaîté redoubla ; et le sentiment qui m'agitait devenait plus pénible. Dès que nous fûmes arrivés, il courut à la chambre de Louise ; il cherchait sa mère ! il me la

demanda, je fondis en larmes. Il me regarda et se mit à pleurer. « Pauvre enfant! « m'écriai-je, nous ne la verrons plus! »

Mon fils ne sortait qu'avec moi; je le conduisais dans des lieux solitaires, et je marchais en silence. Jeune compagnon d'un homme toujours triste, il ne jouait plus; il se taisait, il me regardait avec une inquiétude enfantine. Je l'embrassais, et je lui parlais de sa mère. Souvent je me reprochais l'isolement dans lequel je le tenais renfermé. Je voulais le distraire; ma bouche se refusait à sourire, les larmes me suffoquaient; je l'embrassais de nouveau en m'écriant : « Pauvre enfant! nous avons « tout perdu! »

Je ne me séparais pas plus de mon fils la nuit que le jour. Il couchait à côté de mon lit; long-temps après qu'il était endormi, je le regardais encore; je pensais à sa mère, je cherchais les traits de Louise dans les traits de son fils. Vers le matin, quand le sommeil appesantissait ma paupière, des rêves me retraçaient de chers souvenirs; mais ces rêves étaient sombres, bizarres;

ils m'agitaient, me réveillaient en sursaut, et me laissaient une impression accablante.

Une nuit, je rêvai que je parcourais un pays enchanté. Mille objets fantastiques brillaient d'un éclat éblouissant, et passaient rapidement sous mes yeux. Tout à coup, à travers un nuage léger, j'aperçus Louise endormie; son premier enfant dormait dans ses bras; Paul Ménars était debout, près d'elle. « Tu les verras se réveiller, » me dit-il. Je tressaillis, j'ouvris les yeux, et les mêmes objets me semblaient être encore devant moi. Je restais immobile, dans la crainte qu'un mouvement, un geste ne les fît disparaître; j'essayais de les retenir par un effort de mon imagination. Je voulus me rendormir dans l'espoir que mon rêve allait se renouveler : espoir trompeur! ni le rêve, ni le sommeil ne revinrent. Mais il restait dans mon âme un sentiment calme, le premier, le seul que j'eusse depuis long-temps éprouvé. « Infortuné, me dis-je, tel est « donc l'état où le sort te réduit! tu goûtes « un moment de repos, et tu le dois à une

« illusion...! Ah! ne le dédaigne pas! Les
« désirs, les espérances, les succès qui nous
« agitent, qui nous enivrent..., tout le
« bonheur humain n'est-il pas un vain
« songe? »

CHAPITRE II.

Nouveaux revers. Résignation.

Je vivais depuis plusieurs mois dans la solitude, lorsqu'un exprès envoyé en toute hâte par madame Dumarsy m'apporta la nouvelle que son mari venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Elle me suppliait de ne pas perdre un instant; M. Dumarsy ne cessait de demander son gendre et son petit-fils. Nous nous mîmes en route sur-le-champ; mais, malgré notre célérité, nous arrivâmes trop tard : le bon monsieur Dumarsy n'existait plus..... C'est surtout de la situation où se trouve notre âme,

lorsque les événemens nous atteignent, que dépend leur impression sur nous. La perte de cet homme à qui je devais tant de reconnaissance, que j'avais tant de motifs de respecter et de chérir, au lieu de m'inspirer tous les regrets qu'elle m'eût causés dans d'autres temps, fit naître en moi une sorte d'envie. « Il est près de Louise, m'é« criai-je ! il est heureux. »

Je prévins la demande que m'aurait faite ma belle-mère de ne point la quitter; je résolus de rester à la ville avec elle. Je ne lui proposai pas d'habiter la campagne : aurais-je été en état de la distraire? Du moins, à la ville, elle pouvait voir quelques personnes. J'avoue que je lui fis un pénible sacrifice. Je me sentais également gêné par les soins qu'elle voulait me donner, et par les consolations qu'elle semblait attendre de moi. Cependant je faisais effort sur moi-même pour essayer d'adoucir le sort de la mère de Louise. Deux secousses cruelles avaient détruit sa santé : elle ne survécut pas un an à son mari.

Combien d'êtres j'avais déjà vus tomber

autour de moi! Il vient un âge où chaque jour est marqué par des pertes nouvelles; la terre semble se dépeupler de nos parens et de nos amis. L'habitude de souffrir m'avait rendu presque insensible. Je regardais avec étonnement cette maison, si animée, si brillante quand ma femme l'habitait. Ma femme, son père, sa mère en avaient disparu : il n'y avait plus de fêtes; la foule s'en était éloignée. C'était un désert où je restais seul avec mon fils.

Je me disposais à retourner à la campagne, lorsque je reçus la visite de monsieur Léville, cet associé que m'avait donné M. Dumarsy. Il venait, disait-il, m'entretenir d'affaires de la plus haute importance. Je refusais de l'entendre : lui seul, aux termes de notre traité, devait diriger la maison. Plein de trouble, il me déclara que ma fortune et la sienne étaient compromises, si toutefois elles n'étaient perdues.

Monsieur Léville avait été en France un avocat distingué. Ses succès au barreau l'avaient persuadé qu'il réussirait également

dans toutes les carrières qu'il lui plairait de parcourir; et, pour avoir autrefois plaidé quelques causes de commerce, il se croyait très capable d'être commerçant. Avec cet amour-propre que je pourrais appeler suffisance, il n'était pas étonnant que, placé tout à coup à la tête d'une grande manufacture, il se fût livré à des entreprises téméraires. Ces entreprises avaient amené l'embarras extrême qu'il venait me révéler.

Tandis que je l'écoutais, tandis qu'il me montrait ses craintes, ses angoisses, j'avais peine à concevoir cette extrême importance que les hommes attachent à leurs intérêts pécuniaires. Cependant, moi-même, ne m'étais-je pas vivement occupé de ma fortune...? En remarquant dans un autre quelques-unes des sensations qui jadis m'avaient agité, je les trouvais déplorables; elles étaient pour moi un sujet d'étonnement et de pitié.

L'amour-propre n'abandonnait pas M. Léville. Il se flattait de tout réparer, si je voulais le seconder avec activité. Ses projets, la chaleur et la complaisance avec les-

quelles il me les développait, me causèrent une nouvelle surprise, et ne firent naître en moi aucune tentation.

Autrefois, ma probité et mon courage m'avaient sauvé de dangers aussi grands peut-être que ceux qui menaçaient notre établissement : ma probité seule me restait. Je démontrai à M. Léville qu'en s'obstinant il s'exposerait à la misère et au déshonneur; je ne lui tins pas inutilement ce langage. Un négociant intègre fut chargé par moi de régler mes intérêts. Je vis sans regret vendre la manufacture que j'avais élevée. M. Léville perdit une grande partie de ses capitaux, et devint commis dans la maison qu'il avait dirigée. De ma fortune et de mes tristes héritages, il me resta une somme qui, placée sur le trésor du grand électeur, produisait trois mille livres de rente, précisément le revenu que m'avaient laissé mes parens : je me retrouvais au point d'où j'étais parti.

Je ne regrettais les richesses ni pour moi ni pour Jules ; il était au-dessus du besoin, qu'aurait-il fait de l'opulence ? « Assurons-

« lui, me disais-je, des biens plus réels.
« C'est de former son caractère, c'est d'en-
« richir son âme que je dois m'occuper. »
Mais, dans l'état de douleur où je restais plongé, comment remplir tous les devoirs d'un père? O Louise! ton souvenir m'avait ôté mes forces; ton souvenir vint me les rendre. Je me rappelai tes vertus, ton courage. « Louise! m'écriai-je,
« Louise! je veillerai sur le dépôt si cher
« que tu m'as confié : oui, je me ranimerai
« pour servir de guide à ton fils. »

Les leçons du vertueux Paul Ménars s'offrirent alors à ma pensée; et, pour la première fois, je compris sa philosophie tout entière. Combien je m'étais abusé, en supposant que la fermeté suffisait pour la mettre en pratique! « Fermeté, vain orgueil, que
« d'événemens dévoilent ton impuissance!
« Viens, douce résignation, véritable force
« de l'être faible, viens me rendre utile à
« mon fils et digne de sa mère! »

Je remerciai Dieu des consolations qu'il m'envoyait. Peu occupé d'idées religieuses dans le cours de ma vie agitée, je ne m'étais

exilé que pour rester fidèle à l'honneur. Au prêche où j'assistai dans une forêt avec des proscrits, la religion m'avait paru imposante : j'avais été frappé de sa majesté, comme un ami des arts est frappé de la beauté d'un monument. Au sein du malheur, en éprouvant les adoucissemens qu'elle apporte à ceux qui souffrent, je sentis sa vérité.

Ainsi, la pieuse philosophie de Paul Ménars fit rentrer par degrés le calme dans mon cœur. Elle eut pour auxiliaires les soins que me donnaient mes devoirs paternels... et le temps, ce grand consolateur.

A la campagne où nous étions retournés, je consacrais tous mes momens à mon fils. Je pensais avec satisfaction que déjà il était moins poursuivi par le sort que je ne l'avais été à son âge. Je m'étais vu orphelin, entouré d'ennemis; Jules avait un père, un ami... O mon cher fils! pourquoi faut-il qu'il te manque une mère?

Jusque là, je ne l'avais entretenu que de notre malheur; je lui avais fait remarquer les traces que la terrible maladie, sans altérer

ses traits, laissait sur son visage, et qui devaient sans cesse lui rappeler la tendresse, les soins et la mort de sa mère. Plus maître de moi, je m'appliquai à lui dérober mes chagrins, ou à lui montrer comment je les surmontais. Ses amusemens, ses jeux m'intéressèrent. Je ne voulus point ressembler à ces hommes qui, désenchantés de la vie, condamnent leurs élèves à la voir d'un œil triste. Ah! que mon fils goûte les illusions, les plaisirs passagers, mais réels de son âge! que mes leçons toujours pures ne soient jamais austères!

Jules approchait de sa onzième année ; il était temps d'ajouter aux premières instructions que j'avais pu lui donner. Je crus obéir à Louise, en quittant, pour l'avantage de son fils, les lieux où je l'avais perdue, et je fixai de nouveau mon séjour à la ville.

Je fus accueilli avec le plus honorable intérêt par tous les habitans de Landsberg. Dix ans auparavant, ils m'avaient vu arriver jeune encore, entouré de ma famille, fier d'apporter pour prix de l'hospitalité mon industrie et mes richesses. Je revenais âgé,

pauvre, seul avec un faible enfant; comment n'aurais-je pas été un objet de généreuse compassion? Jules était ému des témoignages d'estime et de bienveillance qu'on se plaisait à me prodiguer. Je lui fis comprendre quels autres sentimens j'aurais inspirés, si quelques torts de conduite eussent précédé ou suivi mes revers.

Je cherchais à me montrer reconnaissant d'un accueil qui me touchait profondément. Plusieurs négocians me firent des propositions très-avantageuses pour m'engager à m'associer avec eux. Je refusai; mais j'offris mes conseils à tous ceux qui voudraient profiter de mon expérience. J'eus le bonheur de donner l'idée de quelques établissemens qui ne furent pas sans utilité. Plusieurs pères de famille se réunirent, et nous fondâmes une école. Bientôt après, nous réussîmes à former une association pour améliorer le sort des ouvriers, une autre pour éteindre la mendicité. Je vis que, sans avoir de fortune, on peut encore faire beaucoup de bien, si l'on sait intéresser le cœur des riches.

Ce ne fut pas sans éprouver quelques contrariétés pour moi-même, que je parvins à me rendre utile aux autres. Tel négociant m'aimait beaucoup quand je lui donnais des conseils; il m'aimait un peu moins quand il me voyait chez ses confrères. La nouvelle école n'était pas approuvée de tout le monde; quelques gens disaient qu'on avait besoin d'artisans, non de savans. Une partie des ouvriers, plus disposés à s'amuser qu'à épargner, murmuraient du bien qu'on voulait leur faire. Un homme qui s'était sourdement opposé à l'établissement de la caisse des pauvres, m'en voulut de ce qu'il ne fut pas nommé caissier.

Ainsi, je m'attirais quelques inimitiés; c'est un inconvénient inévitable quand on essaie d'obliger. Une fois cependant, la ville de Landsberg, ayant à réclamer du gouvernement une somme assez forte, envoya deux commissaires à Berlin. L'un obtint une petite place, l'autre une modique pension; mais l'affaire dont ils étaient chargés restait en suspens. Je la terminai dans un voyage que j'eus occasion de faire à Berlin peu de temps

après. Je gardai le silence sur mes démarches; je laissai les deux commissaires se vanter du succès, et recevoir les remercîmens. C'est, de tous les services que j'ai pu rendre, le seul qui ne m'ait pas fait d'ennemi.

CHAPITRE III.

Arrivée imprévue.

La résignation fait plus que nous aider à supporter nos maux ; elle nous dispose à jouir des biens qui nous restent encore. Mon fils jetait quelques fleurs sur ma vie, et soutenait mes pas dans la route qu'il me fallait parcourir avant de rejoindre sa mère.

Jules atteignit sa dix-neuvième année. Déjà il était pour moi un ami ; je connaissais tous ses sentimens, et je lui confiais tous les miens. Quelquefois impétueux comme je l'avais été, il avait habituellement la

douceur de sa mère. Libre et franc avec moi, il était embarrassé, timide avec toute autre personne. Je pensai qu'il lui serait utile de voir quelques sociétés pour acquérir ce ton d'aisance, ces manières polies qui souvent font valoir des qualités plus précieuses. Malgré mon éloignement pour le monde, je me décidai donc à répondre aux invitations de plusieurs habitans de Landsberg, et j'engageai mon fils à m'accompagner. S'il n'eût consulté que ses goûts, il eût refusé; mais, empressé de suivre mes désirs, il accepta. Ainsi, c'était pour lui que je surmontais ma répugnance, c'était pour moi qu'il surmontait la sienne.

Un hiver tout entier apporta peu de changemens dans l'humeur de Jules; le monde ne le guérit point de sa timidité. A peine osait-il lever les yeux sur les jeunes personnes; affable plutôt que poli avec les jeunes gens de son âge, content d'avoir un ami dans son père, il n'en cherchait pas d'autre. Il voyait avec plaisir le retour de la belle saison qui mettait fin à des réunions sans charme

pour lui, et qui nous permettait de reprendre nos longues promenades des années précédentes.

Nous venions de faire une visite d'adieux à de bons Allemands qui partaient pour la campagne, lorsqu'en rentrant je trouvai un billet laissé par un inconnu fort contrarié, me dit-on, de ne m'avoir pas rencontré. Quelle fut ma surprise! ce billet commençait par ces mots : « Mon cher « frère.... » Je jette aussitôt les yeux sur la signature, et je lis : Le baron Achille Fauvel de la Dijodie. « Mon frère! mon « frère ici! Eh! comment se trouve-t-il « dans le Brandebourg? à Landsberg? » Il me témoignait ses regrets de n'avoir pu m'attendre. Exténué de fatigue, il allait se reposer, et m'engageait, si cela m'était possible, à lui procurer dans la soirée le plaisir de me voir. Je courus à l'auberge qu'il m'indiquait.

Il me fut aisé de juger que le baron de la Dijodie n'avait pas perdu sa fortune : un valet de chambre me fit annoncer par un laquais en livrée. Au moment où j'en-

trai dans la chambre de mon frère, un jeune homme vêtu de noir me salua et passa précipitamment dans une pièce voisine. Mon frère, qui était au lit, me tendit les bras, et me prodigua de grandes démonstrations d'amitié. Nous ne nous étions revus qu'une seule fois depuis notre première enfance; mais nous n'avions pas cessé d'avoir l'un pour l'autre des sentimens fraternels, sinon bien vifs, au moins bien sincères. Il nous était agréable de nous retrouver après une si longue séparation. Nous nous examinions tous deux attentivement : il me trouva sans doute bien vieilli ; un gros nœud de ruban rose qui serrait sa coiffe de nuit ne contribuait pas à le rajeunir.

« Vous êtes étonné, me dit-il, de me « voir dans ce pays; vous le serez bien « plus quand vous saurez pourquoi j'y « passe, et quel motif me conduit à la « cour de Saxe-Gotha. Vous admirerez la « force de tête et de caractère qu'il m'a « fallu pour me décider à mon audacieuse « entreprise. » C'était d'une voix faible que

mon frère me vantait son courage. Il s'interrompit pour me parler de la part qu'il avait prise à mes malheurs. « Je trouverai « un adoucissement aux miens, ajouta-il, « en vous les racontant. Le récit sera « long! » et avec un soupir il me répéta les propres mots que je lui avais entendu dire autrefois dans son château : « La « nature et les hommes sont déchaînés « contre moi. »

Mon frère était venu à Berlin pour se concerter avec l'envoyé de Saxe-Gotha, avant de se rendre dans cette principauté. Ayant su que j'étais à Landsberg, il avait voulu me voir, et il se proposait d'y prendre trois jours de repos, dont il prétendait que sa santé avait très grand besoin. Je lui dis que je voulais absolument qu'il vînt loger chez moi; il s'en défendit, et me parla de la médiocrité de ma fortune, d'une manière qui, dans d'autres temps, aurait pu me blesser, mais à laquelle je demeurai fort indifférent. S'apercevant de sa maladresse, il se reprit et m'assura qu'il craignait seulement de me causer de l'embarras.

« Je pourrais bien, me dit-il, laisser mes « domestiques à l'auberge ; mais j'ai avec « moi un secrétaire que vous ne pourriez « vous dispenser de loger.... Vous ne con- « naissez pas ce jeune homme qui est sorti « quand vous êtes entré ? — Non. — Je « vous demande pardon, vous le connais- « sez ; c'est-à-dire, vous avez beaucoup « connu son père.... C'est le fils d'Anselme. « — D'Anselme ! — Eh ! oui, de votre « cousin Anselme Ménars. — Le fils d'An- « selme ! eh ! pourquoi s'est-il éloigné ? — « Oh ! d'abord, parce que c'est son devoir « de se retirer quand quelqu'un vient me « rendre visite ; et ensuite parce que..... « tenez..... ce jeune homme garde le si- « lence avec moi sur ses parens ; mais « rien ne m'échappe, j'ai le coup d'œil « juste ; je l'ai vu rougir et baisser les « yeux à votre nom.... Il sait les torts de « sa famille envers vous ; c'est un souve- « nir qui pèse sur le cœur de cet hon- « nête jeune homme. On dirait qu'il a des « remords des fautes de son père. — Eh ! « mon frère, si le père eut quelques torts

« envers moi, le fils n'en est pas cou-
« pable. — Non certainement il n'en est
« pas coupable; quant à moi, je ne puis
« reprocher à Philippe (c'est son nom)
« que d'être un peu triste, fort sombre,
« extrêmement sombre. Cela me fait peine,
« parce que j'ai besoin qu'on m'égaye. Du
« reste, il est discret, délicat, plein d'hon-
« neur : il l'a bien prouvé à la mort de
« son père. — Qu'entends-je! Anselme
« est mort! — Eh quoi! ne savez-vous
« pas que votre cousin est mort ainsi que
« sa femme? — Nous conservons si peu
« de relations avec notre pays.... Je n'avais
« pas besoin de ces nouvelles pour leur
« pardonner.

« Entre nous, continua la Dijodie, je
« crois que monsieur et madame Anselme
« ont bien expié leurs fautes. Cet Anselme,
« comme vous savez, avait repris sa femme
« pour ne plus avoir de pension à lui
« payer. Ils ont eu un fils; ils n'ont pas
« fait meilleur ménage qu'auparavant.
« Madame donnait de grandes tribula-
« tions à monsieur, et monsieur les ren-

« dait bien à madame. J'aime assez, je
« vous l'avoue, à savoir ce qui se passe
« dans les familles ; cela me distrait, cela
« m'occupe. J'ai appris, par une ancienne
« femme de chambre, des traits de ma-
« dame Anselme..... oh ! des traits.... Les
« plaisirs qu'elle rencontrait dans le monde,
« les ennuis qu'elle retrouvait chez elle,
« ont abrégé sa vie. Anselme était devenu
« dévot, il avait été jaloux ; la jalousie,
« la dévotion lui ont tourné la tête. Il
« avait tour à tour des colères, des ter-
« reurs.... Vous ne devineriez jamais com-
« ment il a fini ? Il s'est fait moine. —
« Moine ! — Dominicain. Ses austérités,
« ses pénitences publiques lui attirèrent
« une grande réputation de sainteté ; j'allai
« le voir. » (Ici quelques mots de mon
frère me firent connaître que lui-même
avait abjuré.) « J'allai le voir ; j'eus pres-
« que peur : je l'entendais gémir de ce
« qu'il n'entrait pas assez dans les voies du
« Seigneur ; il se reprochait de ne pas
« s'imposer assez de mortifications, de
« n'avoir pas assez constamment ces élans

« de l'âme qui purifient le pécheur. Tout à
« coup, il s'arrêtait et se frappait la poitrine.
« Dans la conversation je prononçai votre
« nom. Jugez combien l'envie et l'avidité
« étaient profondément enracinées dans son
« cœur ; il s'accusait de ses petits péchés et
« oubliait les plus gros, qui ont été, sans
« contredit, ses machinations pour vous nuire
« et sa conduite envers ses créanciers. Oh !
« Jacques Fauvel, me dit-il en secouant la
« tête, c'est un orgueilleux, un païen qui
« a toujours cherché à me faire du tort.
« Aussitôt il revint à m'entretenir de ses
« pratiques religieuses. Il me parla beaucoup
« du salut de mon âme, et me pressa
« de ne penser comme lui qu'à l'éter-
« nité. Je fus malade pendant huit jours
« des sensations qu'il m'avait causées. Je
« ne voulais plus retourner le voir ; ce-
« pendant j'ai un caractère si doux, si bon
« et si curieux, que j'y allai encore une
« fois, sept ou huit mois après. C'était
« toujours la même agitation ; mais quel
« changement dans ses idées ! Il se plai-
« gnait des tracasseries des autres moines.

« Cet homme-là était né pour haïr ; il
« avait pris ses confrères en horreur ;
« il était fâché d'avoir fait au couvent
« la donation de tous les biens dont il
« pouvait disposer ; il accusait le prieur
« d'avoir employé près de lui d'infâmes
« suggestions. Je fus tout surpris de lui
« entendre tenir des discours qui annon-
« çaient assez positivement qu'il se repen-
« tait de son abjuration. Sa tête me parut
« pleine de doutes ; je ne comprenais
« guère ses paroles, car il se livrait à
« des emportemens qui faisaient mieux
« connaître son trouble que sa croyance.
« J'eus encore plus de peur qu'à ma pre-
« mière visite, et je n'en fis pas une
« troisième ; mais le fils d'un de mes
« fermiers, qui est frère servant au cou-
« vent de Saint-Dominique, m'a dit sous
« le secret des choses effroyables. Anselme
« avait brouillé tous les moines les uns
« avec les autres ; il en était abhorré. Il
« ne croyait plus à rien du tout ; son
« impiété faisait frissonner ; on ne le lais-
« sait plus voir à personne. Les pères

« l'ont mis à l'infirmerie où il est bientôt
« tombé malade. Dans ses huit derniers
« jours, il ne proférait pas un mot qui ne
« fût un blasphème, et il est mort comme
« un désespéré. »

Frappé de cette fin déplorable, je restai quelques momens absorbé dans mes réflexions. Je pensais à ce mauvais caractère d'Anselme qui l'avait entraîné à une mauvaise vie et à une mauvaise mort; puis, rompant le silence : « Et vous dites que
« le jeune Ménars s'est bien conduit à
« la mort de son père? — Oh! très bien.
« La mémoire d'Anselme a été sauvée.
« D'abord, pour l'honneur du couvent,
« les moines ont publié qu'il était mort
« comme un saint. Ensuite Philippe, sacri-
« fiant les biens de sa mère, est revenu
« sur les arrangemens avec les créanciers
« et les a satisfaits. Il lui reste très peu
« de chose; je l'ai pris pour secrétaire.
« — Je veux voir ce jeune homme, » dis-je en me levant. Mon frère le fit appeler.

Philippe vint, les regards baissés; je lui tendis la main avec amitié; soudain un

tremblement le saisit. Pour ne pas accroître son agitation, je feignis de ne pas m'en apercevoir. Le jeune Ménars était fort bien; ses traits avaient de la noblesse, mais ils portaient l'empreinte d'une sombre mélancolie. Tout annonçait en lui une âme honnête, mais susceptible de passions violentes. Je lui témoignai une sincère affection; il me montra de la reconnaissance; on eût dit qu'il me trouvait généreux. Je vis son trouble se dissiper par degrés, mais je ne pus le faire sourire.

Je ne quittai mon frère qu'après avoir obtenu la promesse qu'il viendrait loger chez moi avec Philippe. Dans la soirée, je prévins mon fils de la tristesse de son cousin, et je lui en indiquai la cause sans entrer dans d'inutiles et pénibles détails.

Le lendemain, quand nous allâmes chercher mon frère, il achevait sa toilette. Sa parure, fort élégante, était presque celle d'un petit-maître. Tandis que son valet de chambre s'empressait et le complimentait, j'observais avec attendrissement les pré-

venances amicales de Jules pour son cousin. Celui-ci me parut, comme la veille, mélancolique et sauvage.

Dès que nous fûmes chez moi, Jules entraîna Philippe au jardin. Je restai seul avec mon frère; il me demanda le récit des événemens qui m'étaient arrivés depuis notre séparation. Je satisfis sa curiosité; ensuite, il me raconta ce qu'il appelait les grands malheurs de sa vie.

CHAPITRE IV.

Histoire du baron de la Dijodie.

Les aventures de mon frère sont d'une extrême futilité ; mais on trouvera peut-être quelques sujets de réflexion dans la vie d'un homme qui, naturellement faible de caractère, encore affaibli par une molle éducation, s'est montré toujours frivole, toujours dominé ; et qui, ne sachant ni jouir ni souffrir, est resté constamment inaccessible aux moyens de bonheur dont il était environné.

A l'époque où, bien jeune encore, insouciant de l'avenir, enchanté du présent,

j'étais allé voir Achille Fauvel dans son château, la gaîté animait à la fois mes paroles et mes actions. Quarante-quatre ans s'étaient passés. La résignation, en portant le calme dans mon âme, avait donné de la gravité à mon langage et à mes habitudes. Je fus étonné, stupéfait, de retrouver dans mon frère les habitudes et le langage de sa jeunesse. Il se désolait, comme à vingt ans, pour de petits malheurs ; il se passionnait pour de petites vanités. Seulement il avait acquis, par l'usage du monde, plus de confiance en lui-même ; et ses discours offraient un mélange de prétention et de naïveté. Je ne puis raconter ses aventures sans répéter ses propres expressions ; ce n'est pas moi, c'est lui qui va parler.

« Tout est fort mal arrangé dans ce monde, me dit mon frère. On achète des propriétés, des charges, des titres ; c'est le contentement qu'il faudrait pouvoir acheter ; tout serait bien alors.... du moins

pour les riches. J'ai toujours eu à me plaindre du sort. Vous vous souvenez d'avoir vu dans mon château mon ancien précepteur, qui s'était fait mon intendant, et mon ancienne bonne, qui était devenue ma femme de charge. Il est impossible que vous n'ayez pas aperçu combien ils abusaient de mes bontés. Ces gens, qui me devaient tout, m'abreuvaient d'ennuis : ils commandaient à mes domestiques, se faisaient servir, et j'étais oublié. Ils se détestaient, après avoir eu ensemble une intrigue d'amour; sans cesse ils se querellaient; et quand je voulais rétablir l'ordre, ils ne m'écoutaient pas, ou se réunissaient contre moi. Pour échapper à leur domination, je résolus de changer mon genre de vie et de prendre un état.

« Je pensai d'abord à profiter des offres de services que m'avait faites plusieurs fois mon cousin, M. le comte de Montclar, grand-écuyer à la cour de Saxe-Gotha. Quelque ambition me portait à caresser cette idée; mais alors je craignis de m'ex-

patrier. Pendant quelques jours j'eus le projet d'acheter une charge de conseiller dans un parlement; mais il eût fallu m'occuper d'un fatras de lois; et d'ailleurs la noblesse de robe est méprisée par la noblesse d'épée. Un régiment passa par le village : frappé de l'élégance et du ton de plusieurs officiers qui logèrent chez moi, je me sentis du goût pour la profession des armes; cela ne dura pas longtemps. L'évêque de Clermont vint en grande pompe donner la confirmation aux enfans catholiques du pays; il y eut une procession magnifique. Ah! si j'avais pu être évêque, ou seulement abbé commendataire...! Malheureusement, j'étais encore protestant. Singulier effet de l'indécision! le temps paraît long, et les jours passent vite. Je ne savais à quoi m'arrêter sur le choix d'un état : pour en finir, je résolus de penser à autre chose.

« J'ai toujours eu de l'antipathie pour le mariage; je chéris l'indépendance, et il ne faut pas se dissimuler que le mariage est une lourde chaîne. Un ennui

en amène un autre; quand on a une femme, on a des enfans. D'ailleurs, je ne veux pas, mon frère, entrer dans des détails peu convenables à votre gravité; mais vous sentez qu'avec une figure assez aimable, quelque esprit naturel et soixante mille livres de rente, je savais à qui adresser mes soupirs, et que je ne soupirais pas long-temps. La ville m'offrait des beautés nombreuses, et la campagne est peuplée d'Agnès qui s'en laissent conter. Je n'ai guère de scrupules aujourd'hui, eh bien! j'en avais encore moins dans ce temps-là. Le croiriez-vous? cette femme de charge, cet intendant, ces deux tyrans me fatiguèrent à tel point, que, surmontant mon antipathie pour un lien durable, je songeai sérieusement à me marier. Oh! j'ai du caractère. Sans laisser rien entrevoir de mon projet, je partis ponr Clermont, bien déterminé à n'en revenir qu'avec une femme qui commandât dans ma maison.

« Ma femme de charge et mon intendant me suivirent; je ne pouvais les en empêcher. Je ne sais si ce fut un effet de

leur pénétration, ou s'il m'échappa quelque indiscrétion ; ils connaissaient mon projet le jour même de notre arrivée. Ils furent intimidés ; et, au lieu de songer à me contrarier, tous deux, à l'insu l'un de l'autre, s'occupèrent de me chercher une femme.

« Un soir que j'étais seul avec madame Lambert, ma femme de charge, elle me parla d'un propriétaire de forges très connu, très riche, qui avait sept usines et une fille unique. Madame Lambert me fit un si grand éloge des qualités de la jeune fille et de la fortune du père qui s'élevait à plus de huit cent mille francs, que j'eus un vif désir de voir cette famille intéressante. Madame Lambert s'était déjà empressée de dire quelques mots sur mon mérite et sur ma baronnie. Je fus très content de ces gens-là. Je trouvai à la mère un excellent ton pour une bourgeoise; le père n'avait pas du tout l'air d'un forgeron ; la fille avait de la figure, de la douceur et des talens. La fortune était bien réellement de huit cent mille francs; je me

sentis très amoureux de la jeune personne, et le jour fut pris pour le contrat.

« Ne voilà-t-il pas qu'un matin M. Gauthier (c'était le nom de mon intendant) entre dans ma chambre, et me parle de ce mariage dont je lui avais fait un grand mystère, ainsi que ma gouvernante me l'avait recommandé. Dès les premiers mots je vis que cet homme allait me donner de l'ennui. Il se mit à me prêcher au nom de mes aïeux. « Oui, « disait-il, les ancêtres de M. le baron « de la Dijodie seront indignés de voir « un de leurs rejetons épouser la fille « d'un maître de forges. » Cela me frappa. J'ai les passions vives, très vives; j'aimais la jeune fille; je suis sûr que j'aurais été fort heureux avec elle; mais j'ai de la raison : je ne pus me dissimuler que tout ce que disait mon précepteur était juste, sensé; cependant je fis des objections. Il insista, il me dit qu'une alliance digne de moi était celle que je pouvais former avec la famille d'un ancien mestre-de-camp, M. de la Beaurinière, qui avait un

des plus beaux noms de l'Auvergne, des parens fort bien en cour, et une fille aînée fort agréable. Un peu ébranlé par ses discours, je consentis à voir la famille la Beaurinière ; cela n'engageait à rien.

« Oh ! pour cette fois, mon traître d'intendant ne m'avait pas trompé ; c'était une famille charmante ; un peu nombreuse. Il y avait trois grands fils au service, la demoiselle qu'il était question de marier, une sœur dont on voulait faire une chanoinesse afin de composer une dot à l'aînée, et deux petits garçons encore en nourrice, dont l'un devait être conseiller, et l'autre abbé. Il y avait juste autant d'enfans chez M. de la Beaurinière, que d'usines chez le maître de forges ; aussi la dot était-elle bien modeste ; mais les avantages étaient si brillans du côté de la naissance, et du crédit de la famille... ! Malgré la douleur de la jeune personne qui me perdait, je rompis, non sans ménagement, avec le maître de forges ; je retirai adroitement une partie des cadeaux que j'avais faits, j'y joignis quelques

bagatelles, et j'envoyai le tout à ma nouvelle future.

« Quel bruit fit madame Lambert! elle ne pouvait revenir de ce que je prétendais épouser une fille qui n'avait rien. Je lui représentai que j'aimais cette jeune personne, et que ma fortune était assez considérable.... Madame Lambert me répondit qu'une grande fortune n'est qu'un moyen d'en acquérir une plus grande; que la misère est une espèce de roture, et que c'était en épousant une fille pauvre que je manquais véritablement à mes aïeux. Il y avait de la profondeur dans ce raisonnement. Je passai quelques jours bien cruels entre mon précepteur et ma gouvernante. Enfin, comme il faut toujours, partout et avant tout, consulter la raison, l'un me poussant vers la haute noblesse, l'autre vers la grande fortune, les argumens de chacun des deux contre le parti que l'autre proposait étant irrésistibles, je montrai du caractère, et je renonçai à ces deux mariages. Mais, mon cher frère, que de perplexités! que d'ennuis pour arriver

là ! Les forgerons voulaient me lapider, les militaires voulaient me faire tirer l'épée; ajoutez les peines de cœur, car j'aimais les deux demoiselles. Heureusement et comme par miracle, ma gouvernante et mon intendant s'entendirent; ils me firent monter en voiture, me ramenèrent à mon château, et vraiment ils me sauvèrent : il y avait du bon dans ces gens-là.

« A peine étais-je de retour, qu'il m'arriva un nouveau malheur. J'avais à Moulins une tante maternelle, vieille douairière fort riche et sans enfans. Je m'étais accoutumé à l'idée que je serais son unique héritier; elle mourut, et ne me laissa que les deux tiers de ses biens. Vous conviendrez qu'indépendamment de la douleur que me causait la mort de ma tante, c'était un événement fort désagréable pour moi.

« Dès long-temps j'attribuais mes ennuis au château que j'habitais; il y a des maisons qui portent malheur. Quand Gauthier, mon intendant, eut pris connaissance des biens que la défunte ne m'avait pas ôtés,

je m'empressai de lui demander si elle ne laissait pas quelque maison de campagne où je pusse aller vivre agréablement. Il me répondit qu'elle n'avait aux champs qu'une maisonnette triste et délabrée qu'on devait se hâter de vendre pour éviter les frais de réparations. Il fallut donc me résigner à rester dans mon château ; mais j'eus l'espoir de l'embellir au moins pour quelques jours.

« Une veuve charmante, madame de Sivrène, habitait Clermont. Elle donnait le ton à toute la ville et faisait tourner toutes les têtes ; je m'étais empressé de la voir, et de lui rendre des soins aussi fréquemment que le permettaient les deux mariages dont j'étais si fort occupé. Elle m'avait distingué ; elle m'avait promis de s'arrêter quelques jours chez moi, en allant à une terre qu'elle possédait dans le Bourbonnais. J'appris que l'aimable veuve se disposait à faire son voyage ; et, grâce à mes intelligences, je sus positivement le jour où elle arriverait à mon château. J'ai un goût particulier pour arranger les fêtes ;



je n'avais que six jours à consacrer aux préparatifs ; mais l'argent et l'activité suppléent au temps. Je n'épargnai rien, je me donnai des peines incroyables. Quelles idées ravissantes remplissaient mon imagination ! tout se trouvait merveilleusement disposé pour recevoir madame de Sivrène ; et quarante personnes choisies dans le voisinage étaient invitées pour assister à mon triomphe.

« Le jour si impatiemment attendu arriva. Je m'éveillai une heure plus tôt qu'à l'ordinaire ; j'en eus un mal de tête effroyable. Il fut presque dissipé lorsque j'entendis le bruit de la voiture de madame de Sivrène. Un jeune homme en descendit le premier; cela ne me fit pas plaisir, d'autant plus que ce jeune homme était un M. de Narvac, très fat et très joli garçon : mais je ne voulus penser qu'au bonheur de posséder pour plus d'un jour dans mon château la belle voyageuse. « Vite, vite, mon cher « la Dijodie, » me dit-elle de l'air le plus aimable, « faites-nous servir à déjeuner. » Je ne l'attendais que pour dîner ; je m'em-

presse de donner des ordres. « Point de « préparatifs, continue-t-elle, nous ne « pouvons nous arrêter qu'un instant; « dans dix minutes nous remontons en « voiture. »

« Je fus atterré; mon mal de tête revint avec une violence épouvantable. Je voulus faire quelques instances; la gaîté de M. de Narvac et de madame de Sivrène achevèrent de me déconcerter.

« J'en étais encore à chercher quelques phrases de prière, de supplication pour obtenir que l'ingrate renonçât à la funeste résolution de m'abandonner, lorsque, se levant avec vivacité et jetant par la fenêtre un coup d'œil sur mon jardin, elle me dit : « Mon cher la Dijodie, votre habita- « tion est délicieuse. » Puis elle descend, s'élance dans sa voiture, et disparaît avec son compagnon de voyage.

« A peine fut-elle partie que je trouvai tout ce que j'aurais dû lui dire. J'étais désespéré. Voilà de ces situations où un homme ne se connaît plus. Tantôt j'étais près d'en pleurer, tantôt j'étais furieux;

et tout cela redoublait mon mal de tête. Il fut loin de diminuer quand je vis arriver à la file, bien parés et tout joyeux, les quarante convives que j'avais invités pour la cruelle qui me perçait le cœur par sa fuite. Le dîner était magnifique; mes convives avaient de l'appétit pour eux et pour moi. Ils me tinrent quatre heures à table, vantant mes vins et mon cuisinier; ce n'étaient pas les éloges de ces gens-là que j'avais ambitionnés. Une illumination ingénieuse devait répéter dans vingt bosquets les chiffres de l'inhumaine. Il fallut bien faire allumer, puisque tout était préparé. Mes convives furent dans l'enchantement, dans le ravissement; ils me fatiguèrent de leurs félicitations. « Ah! que « c'est beau, monsieur le baron! s'écriaient- « ils. Quel éclat! quel luxe! quelle prodi- « galité! il est bien doux de pouvoir don- « ner ainsi des fêtes à ses amis! — Convenez, « dit l'un d'eux, qu'il n'y a pas, qu'il ne « peut pas y avoir sur la terre un homme « plus heureux que vous. » Ce mot-là fut le coup de poignard pour moi. Oh!

combien je souffris à cette fête ! il y a trente-six ans que je l'ai donnée ; tous les détails m'en sont encore présens ; c'était le premier mai 1666. »

« Le premier mai 1666 ! » dis-je à mon frère en l'interrompant ; « ce fut précisé-
« ment ce jour-là, oui, je m'en sou-
« viens, que, retiré dans ma petite cham-
« bre garnie, je commençai à écrire
« mes mémoires espérant les vendre à un
« libraire. A peine me restait-il quel-
« ques pièces de monnaie : je suspendis
« mon travail pour souper sobrement avec
« un petit pain et un grand verre d'eau;
« j'étais le plus joyeux des hommes. —
« Un petit pain et de l'eau, s'écria la
« Dijodie ! ah mon Dieu ! votre bonheur
« me fait frémir. — Et votre malheur me
« fait sourire... Pardon, il est passé depuis
« si long-temps. Continuez, mon frère. »
Il continua de la sorte.

« Je fus très malade le lendemain ; mais

vous allez voir si je me laisse arrêter par les obstacles. Je me sentais décidément épris de madame de Sivrène : le surlendemain, je me mis en route pour sa terre. J'arrive brûlant d'impatience et d'amour ; j'apprends que madame de Sivrène n'est pas encore chez elle, qu'elle doit passer quinze jours à la campagne de M. de Narvac. Je ne me contins plus. « C'est un affront, « dis-je en moi-même ; il faut en avoir ven- « geance ; je vais rendre à ce petit mon- « sieur la visite qu'il m'a faite ; j'ai assez de « courage et de leçons d'escrime pour lui « disputer sa conquête. » Je ne donnai qu'une demi-heure à mon postillon pour faire rafraîchir mes chevaux, et je repartis la rage au cœur. En approchant, je réfléchis ; je pensai que ce monsieur de Narvac était un petit fat, madame de Sivrène une coquette, et qu'un galant homme a tort, quand il se compromet avec de pareils êtres. Voyez quel est sur moi l'empire de la raison ! J'arrivais au village, je dis au postillon : « En avant ; » et je passai sans regarder la maison de monsieur de Narvac.

« J'étais content de moi-même ; je contemplais la campagne avec cette satisfaction qu'on éprouve quand on s'est bien conduit. J'aperçus à deux cents pas de la route, à mi-côte, non loin des bords de l'Allier, un château qui me parut magnifique ; les alentours en étaient délicieux. Lorsque je fus en face de l'avenue, je fis arrêter ma voiture pour mieux considérer un lieu si beau ; je ne me sentis pas de joie en voyant contre un arbre un écriteau qui annonçait que cette propriété était à vendre. « Voilà ce qui me convient, « m'écriai-je involontairement ; l'ennui ne « peut approcher d'un pareil séjour. » Aussitôt, je me décide à l'acquérir. Je me fais conduire au château ; je vois les appartemens, les jardins, le parc ; en vérité j'allais d'enchantemens en enchantemens. « A qui, demandai-je, appartient ce « domaine ? » Le concierge qui m'accompagnait me répondit : « A monsieur le « baron Fauvel de la Dijodie. — A mon- « sieur le baron Fauvel.... » Je crus que le bonhomme avait perdu la tête. « Vous

« vous méprenez, mon ami; je connais
« le baron de la Dijodie; il n'a point de
« terre de ce côté. — Monsieur, il pos-
« sède celle-ci depuis bien peu de temps :
« elle appartenait à ma bonne maîtresse,
« sa tante de Moulins, dont il a hérité
« dernièrement; et son intendant vient de
« la mettre en vente. — Son intendant vient
« de la mettre en vente! C'est trop fort!
« c'est trop fort! » Voilà tout ce que je
pus dire. Je ne me fis pas reconnaître des
gens de la maison, et j'allai jusqu'à ma
voiture en répétant : « C'est trop fort! »

« Je restai plus d'une demi-heure stupé-
fait de l'audace de Gauthier. Ah! ma tante
ne m'avait pas laissé de maison de cam-
pagne! elle n'avait qu'une maisonnette dé-
labrée...! Je sortis de ma stupéfaction pour
entrer dans une colère.... Vous sentez bien
qu'il ne pouvait y avoir de grâce pour un
pareil coquin, qu'il fallait sur-le-champ
lui dire : « Sortez de chez moi, je vous
« chasse avec ignominie. » En conséquence,
je me fis conduire à Riom, où je pris pour
intendant un procureur en retraite, que je

chargeai d'aller à mon château traiter Gauthier comme il le méritait ; et je restai vingt-quatre heures à l'auberge, tandis qu'on me débarrassait de ce fripon.

« Quand je retournai à mon château, la première personne que j'aperçus, ce fut Gauthier ; il ne voulait pas partir. Je parlai ferme au procureur. Croiriez-vous que ce traître de Gauthier se permettait de reprendre avec moi son ton de précepteur ? Aidé de mon nouvel intendant, je lui fis voir que je n'étais plus un écolier. Il partit, et se retira dans une jolie métairie, que sans doute le corsaire n'avait pas achetée de ses propres deniers.

« Madame Lambert était alors très malade : en apprenant le départ de Gauthier, elle eut un mouvement de joie qui fit empirer son mal, et peu de jours après elle mourut.

« J'étais libre de mes actions ; j'allai sans retard habiter le château que m'avait laissé ma tante. Je ne suis pas né pour être heureux ; c'est ce que je me répète matin et soir. Après un séjour de trois semaines, je ne reconnaissais pas cette habitation qui

m'avait paru si agréable. La maison était incommode, le jardin mal soigné, le parc dégradé; la vue, c'était toujours la même chose. Ma solitude devenait accablante. Combien de fois j'ai regretté le bruit auquel m'avaient accoutumé cette méchante madame Lambert et ce fripon de Gauthier! Mon nouvel intendant me pillait encore plus que l'ancien. A la vérité, il me laissait en paix. Je crois que, s'il m'eût un peu tourmenté, j'aurais été moins mécontent de lui, tant la longueur et la monotonie de mes journées me désolaient. Je me souvins d'avoir ouï dire que les eaux étaient un rendez-vous de plaisirs, qu'on n'avait pas besoin d'être malade pour y aller. Je partis pour Plombières.

« Le premier jour, je crus que je m'y amuserais; cette espérance rendit les jours suivans plus tristes, car je ne m'amusai pas du tout. Pour me distraire, je bus des eaux; je me rendis malade. Les médecins m'ordonnèrent un voyage dans les pays chauds; il fallut bien me résigner, et je pris la route de l'Italie.

Il y a des gens qui vantent ce pays : ce n'est pas moi. En Italie, on est suffoqué par la chaleur; et, pour y arriver, on est gelé dans ces hautes montagnes où l'on risque à chaque pas de rouler dans un abîme. La seule idée qu'il faudrait de nouveau traverser les Alpes pour retourner en France, me remplissait de terreur. On me disait qu'il ne tiendrait qu'à moi de revenir par mer. Voilà pourtant la vie; à chaque instant, on n'a que le choix entre deux dangers. Qu'on ne me parle plus des beautés de la nature. Quant aux merveilles des arts..... oh ! c'est magnifique; mais tous ces monumens sont bien vieux ! et moi, je n'aime pas les ruines. Ce qui m'a vraiment satisfait, ce sont les décorations de l'Opéra de Milan.

« Je m'arrêtai dans cette ville. Je fréquentai les étrangers de distinction qui s'y trouvaient en grand nombre; il y avait des Anglais, des Allemands, des Espagnols, et même des Suédois et des Moscovites. Tous disputaient de luxe et de magnificence : il semble que les jeunes gens de qualité qui voyagent ne par-

courent l'Europe que pour y dépenser de l'argent. Au récit que j'entendais faire des prodigalités de ces riches seigneurs, et à la bonne opinion que je voyais prendre de la nation à laquelle appartenait celui qui déployait le plus de faste, mes idées s'agrandirent ; je ne voulus pas être éclipsé, et pour soutenir l'honneur de la France, je résolus de prendre une maîtresse à l'Opéra.

« Une jeune chanteuse nommée Floretta venait de débuter; elle avait peu de voix, mais les plus beaux yeux du monde. On ne savait encore quel heureux mortel parviendrait à lui faire accepter un sort digne de ses grâces et de sa figure. Je m'y pris avec tant d'adresse et de générosité que les guinées d'Angleterre, les florins et les ducats d'Allemagne, les piastres et les lingots d'Espagne furent obligés de céder le pas aux pistoles françaises.

« Floretta était vive, espiègle ; elle me coûtait des sommes énormes ; mais elle était folle de moi. Elle me donna un fils : pour assurer un sort à l'enfant, je comptai un capital à la mère. Je devins plus épris, elle devint plus capricieuse. Je conçus de légères inquiétudes

sur sa fidélité, et je crus avoir trouvé un moyen de la rendre un peu moins étourdie.

« Il y avait à l'Opéra de Milan une *prima donna* d'un mérite extraordinaire, la signora Albertina Fugaccio. Son mari chantait les secondes basses-tailles. Ils passaient l'un et l'autre pour appartenir à de bonnes familles : la conduite de la signora n'était pas moins vantée que son rare talent et son esprit distingué. Il n'était bruit que des égards et de la tendresse du signor Fugaccio pour sa femme; en un mot, on citait les deux époux comme des gens tels qu'on en voit peu dans leur état. J'avais eu souvent occasion, dans les coulisses où j'étais fort considéré, de confier mes petits chagrins à la signora Albertina. Elle m'avait témoigné de l'intérêt; et, finement, j'engageai la jeune Floretta à se lier avec ces honnêtes gens, persuadé qu'elle en recevrait de bons conseils et de sages exemples.

« Fiez-vous aux réputations! Huit jours après, Fugaccio fut surpris par sa femme en galant tête-à-tête avec Floretta. L'aventure eut un grand éclat; je ne retournai pas chez

mon infidèle; Albertina mit son mari à la porte. J'allai la voir, elle était furieuse; j'étais très abattu; elle parlait de vengeance; je lui dis des mots pleins de sensibilité, elle fut touchée; je devins plus tendre, et je parvins à la consoler plus aisément que je ne m'y serais attendu. C'était une femme de tête; ce qu'elle voulait s'exécutait : elle signifia à son directeur qu'elle ne reparaîtrait pas sur la scène si l'on ne chassait du théâtre Floretta et Fugaccio, à cause de leurs mauvaises mœurs. Son mari et mon infidèle partirent ensemble pour Naples.

«Je devins plus amoureux d'Albertine que je ne l'avais été de Floretta. On disait qu'elle n'avait qu'une beauté passée; ce n'était pas mon avis. Je m'enivrais des applaudissemens qu'on prodiguait à son talent; elle m'adorait, et c'est la seule femme que j'aie véritablement aimée.

« Je la suivis dans plusieurs villes : elle ne me permettait pas de la quitter un seul instant; je l'accompagnais toujours au théâtre. C'est moi qui portais la mante dont elle s'enveloppait en rentrant dans la coulisse; j'allais

chercher les consommés ou les sirops dont elle avait besoin pour soutenir et ménager sa voix. J'étais d'une exactitude empressée dans tous les petits services qu'elle exigeait, et cependant la signora trouvait que j'y mettais de la maladresse; elle s'impatientait, sans examiner si les paroles aigres qu'elle m'adressait n'étaient pas entendues autour de nous. Toutes les chanteuses avaient des personnes qui leur rendaient les mêmes services; l'une avait sa mère ou sa sœur, l'autre son mari ou son amant. J'éprouvais quelque humiliation de me voir confondu avec ces gens-là qui me traitaient en camarade. De riches seigneurs italiens ou étrangers fréquentaient les coulisses; ils avaient pour Albertina les plus grands égards ; ils ne m'en témoignaient pas autant à beaucoup près. Moi qui par ma naissance étais fait pour aller de pair avec eux, je souffrais. Je m'étais flatté d'exciter l'envie, je craignais d'inspirer un autre sentiment. J'essayai avec beaucoup de douceur de faire entendre à Albertina que mon rôle près d'elle au théâtre pouvait me compromettre. Elle prit fort mal mon

observation ; elle se mit en colère, et me dit qu'elle se compromettait bien pour moi. Quand on me tourmente, je ne me mets pas en colère, moi ; mais je boude. Albertina s'en irritait encore plus ; elle m'invectivait pour m'égayer, et m'ordonnait d'être de bonne humeur. Mon ménage, car il faut bien que j'employe ce mot, mon ménage me devenait insupportable.

« Las de souffrir, ne pouvant plus me résigner à la tyrannie d'Albertina, je pris un grand parti. Sans lui rien dire, et sans qu'elle me vît écrire, je mandai à mon cousin le grand-écuyer que je me décidais à profiter de ses offres de service, et que je le priais d'obtenir pour moi près de son souverain une place convenable à ma naissance et à ma fortune. Je jetai cette lettre à la poste, et je fus très satisfait de la force de caractère que je venais de montrer. »

Ces mots de la Dijodie m'inspirèrent de tristes réflexions. « A peine échappé « à la tutelle de ses valets, me disais-je, il

« tombe sous la domination d'une maîtresse « arrogante, et le voilà qui cherche un « autre joug. » Mon frère s'aperçut que j'étais distrait; il s'arrêta un moment, et reprit :

«Sur ces entrefaites, Albertine tomba malade d'une fluxion de poitrine; elle guérit, mais elle perdit sa voix. Lorsque je l'avais vue en danger, tout mon amour s'était réveillé; il s'accrut encore lorsque, trop certaine de ne pouvoir plus paraître sur la scène, elle s'écria qu'il ne lui restait que moi. L'excès de sa tendresse me toucha; vingt fois je fus près de lui avouer la démarche que j'avais faite, et de lui jurer que jamais je ne me séparerais d'elle : toujours je fus retenu par la crainte que mon aveu ne l'irritât. Combien je m'applaudis d'avoir résisté à un premier mouvement, quand je la vis, après sa convalescence, plus despote qu'avant sa maladie!

«La réponse de mon cousin arriva; j'ouvris la dépêche avec autant d'inquiétude que

d'impatience. J'eus un de ces momens de satisfaction pure et complète tels qu'on en a peu dans la vie. Mon parent, monsieur le comte de Montclar, m'annonçait que, d'après ma lettre, il avait jugé quel emploi me convenait; et que, sur sa demande, j'étais nommé chambellan de la duchesse douairière, mère du prince régnant. Mes vœux étaient comblés! Qui ne serait flatté de se voir revêtu d'une pareille dignité? J'avais toujours tenu un haut rang : riche propriétaire, très considéré dans ma province, j'étais beaucoup par ma fortune et par moi-même; eh bien! il me semblait que mon existence ne commençait que du jour où j'étais chambellan. Quel rôle! quel éclat m'attendait! Tout homme dont l'âme est bien placée est flatté d'être utile à son pays; et n'est-ce pas être utile à son pays que de l'honorer en se distinguant chez l'étranger.

« Tout me réussissait! Albertine était pour deux jours à la campagne chez une amie. Je lui écrivis une lettre courte, sèche; j'étais fort irrité contre elle; je la remerciais de m'avoir fait éprouver mille vexations sans

lesquelles j'eusse regretté peut-être de la quitter; et je lui annonçais quel sort brillant me procurait mon ami le comte de Montclar. Je demandai des chevaux de poste, et je dis adieu à l'Italie.

« Combien je sentis mon cœur dilaté! « J'ai brisé ma chaîne, me disais-je, je « suis libre et chambellan. » Il était indispensable que je fisse un tour en Auvergne. J'étais pressé; on m'attendait à la cour de Saxe-Gotha, mon absence pouvait y être vivement sentie; et, pour rien au monde, je n'aurais voulu encourir le reproche de négliger mes fonctions. Je ne restai que trois jours à mon château; j'examinai une multitude de comptes, je fis un travail immense, et je parvins à voir clairement qu'on me pillait. Eh bien! je n'en fus guère attristé; les honneurs m'occupaient bien plus que la fortune. Cette place que leurs altesses daignaient m'accorder élevait mon âme; j'avais traversé les Alpes presque sans peur. Je vous assure, mon frère, que les passions nobles sont bien utiles à l'homme.

« Je me rendis en Allemagne avec une incroyable célérité. Descendu à la meilleure auberge de la résidence, et fort impatient de saluer M. de Montclar, je m'occupai sur-le-champ de ma toilette. Carlo, mon valet de chambre, qui était allé ouvrir mes malles, rentra brusquement avec un air d'effroi ; il ne me dit que ces mots : « Ah ! monsieur, « quel événement ! » Je crus que la duchesse douairière était morte ; je le presse, je l'interroge. — « Monsieur, elle est ici ! — Qui, « elle ? » Au même instant, je vois entrer Albertina Fugaccio.

A son aspect, je recule trois pas..... Presqu'aussitôt, il me fallut courir à son secours ; elle tombait en défaillance ; nous eûmes beaucoup de peine à la faire revenir. « Eh ! madame, lui dis-je, vous en Alle-« magne !... par quel hasard... Quel motif « vous amène ? — Ingrat ! me répondit-elle en versant un torrent de larmes, pou-« vez-vous le demander ? n'est-ce pas vous « qui faites ma destinée ? Il y a huit jours « que je vous attends. Je meurs si vous m'a-« bandonnez. » J'avoue que je fus très flatté

d'inspirer un amour aussi exalté, que je me sentis très ému de l'état où je voyais Albertine. J'eus avec elle une conversation de deux heures; elle portait ses prétentions jusqu'à vouloir être présentée comme ma femme; il y avait de quoi me perdre. Je la suppliai de considérer l'impossibilité de ce qu'elle demandait, puisque mon cousin savait fort bien que je n'étais pas marié. Je l'assurais de mes sentimens, je lui jurais un amour éternel; enfin nous convînmes qu'elle prendrait un appartement dans la ville; que, sous le nom de la comtesse Olympia, elle y vivrait comme une riche veuve italienne; et je m'engageai à passer auprès d'elle tous les momens que me laisserait mon service à la cour.

« Quel temps précieux elle m'avait fait perdre! Il était trop tard pour me présenter chez mon cousin... »

Ici, la Dijodie fut interrompu. Jules et Philippe vinrent nous joindre; l'heure du dîner était arrivée. Mon frère prit mon

bras et me dit : « Vous n'avez encore « entendu que des étourderies de jeu- « nesse; il me tarde de vous raconter « comment je me suis conduit dans mon « âge mûr. Je vais paraître sur un plus « grand théâtre. »

CHAPITRE V.

Fin de l'histoire du baron de la Dijodie.

Il m'était doux de voir à ma table le fils d'Anselme. Après dîner, nos jeunes gens sortirent; Jules était curieux de montrer à son cousin les promenades et les divers établissemens de Landsberg. Mon frère s'endormit quelques momens; à son réveil, il continua son histoire en ces termes :

« Je ne pus aller que le lendemain matin chez M. de Montclar; je vis un homme dont la figure était très douce et qui souriait toujours. Quoique veuf et sans enfans, il

avait un train de maison considérable. Son air de noblesse et d'affabilité me gagna le cœur dès le premier moment.

« Après avoir déjeuné avec lui : « Ma « confiance en vous, lui dis-je, est sans « bornes. Pour me diriger, vous avez be- « soin de me connaître, et je vous parlerai « avec une entière franchise. J'ai de l'es- « prit naturel, un caractère ferme, tempéré « par un grand fonds de sensibilité. Je « suis prêt à me dévouer aux fonctions « que vous m'appelez à remplir ; mais une « chose m'inquiète. Dans mon château, je « ne me suis pas mis en peine d'acquérir « des lumières qui devaient m'être inutiles. « Je vais me trouver avec des hommes qui « administrent l'État : on me demandera « mon opinion sur les plus graves intérêts. « Je tremble en songeant aux embarras « dans lesquels cela peut me jeter. Je vous « prierai, mon cher cousin, de me dire « quelles connaissances me deviennent in- « dispensables. — Volontiers. Savez-vous « jouer au piquet ? — Oui. — Bon ! Tous « les soirs, la duchesse douairière fait sa

« partie ; et ses chambellans sont tour à tour « de service pour jouer avec elle. Êtes-vous « chasseur ? — Un peu. — A merveille ! « Le prince chasse presque tous les jours, « et vous serez admis quelquefois à l'hon- « neur de l'accompagner. Jouez-vous bien « le piquet? êtes-vous un habile chasseur ? « —Malheureusement, non.—Tant mieux, « au contraire. Vous ne devez jamais gagner « la duchesse; et il ne faut pas que vous « soyez plus adroit que le prince. Vous « possédez, précisément au degré nécessaire, « les connaissances qu'exige votre place. » Je respirai. Mon cousin ajouta du ton le plus amical : « Je n'ai plus qu'une instruc- « tion à vous donner. Une touchante union « règne dans cette cour : seulement, il y a « une défiance réciproque entre les person- « nes qui composent la maison du prince « dont je suis le grand écuyer, et celles qui « sont attachées au service de la duchesse » douairière dont vous êtes chambellan. « Je vous protègerai près du prince ; vous « me serez utile près de la duchesse. Chaque « soir, vous me rendrez compte de tout ce

« que vous aurez vu et entendu dans le « palais de l'auguste princesse qui va « vous honorer de sa confiance. » Je fus enchanté de mon cousin, et il mit le comble à ses bontés en me présentant dès le lendemain à leurs altesses.

« J'entrai en fonctions. Mes journées étaient bien remplies : il fallait m'habiller de bonne heure pour être dans les appartemens long-temps avant le lever de la duchesse. Il fallait me tenir debout derrière son fauteuil, pendant le déjeuner, pendant le service divin, pendant les audiences, pendant le dîner. Je m'asseyais pour faire sa partie de piquet; je l'accompagnais au spectacle, où je me tenais debout ainsi qu'au souper. Aussitôt qu'elle s'était retirée avec ses femmes, personne n'avait plus rien à m'ordonner; j'allais en toute hâte communiquer à mon cousin mes observations, et je me rendais ensuite chez Albertine. Sans doute, mes fonctions à la cour n'étaient pas exemptes de fatigue; mais quand je comparais mon existence à celle de ces ministres, de ces conseillers qui s'embarrassent la tête

des affaires de l'état, j'étais bien dédommagé par le sentiment de mon indépendance.

« Son altesse la duchesse douairière était une princesse accomplie; elle avait une aimable familiarité avec les gens de sa maison. Seulement, au moindre retard, à la plus légère inadvertance, elle nous parlait avec hauteur, j'oserai même dire avec une sorte de dureté. Quelquefois, je l'avoue, cela me faisait songer à mon château où j'aurais pu traiter mes gens comme on me traitait à la cour. Peu à peu, je m'habituai aux vivacités de la princesse; je laissais passer sa colère, et j'étais sûr de rentrer en grâce le lendemain, en lui disant, avec un sourire respectueux : « Hier, votre altesse « a eu bien raison de me gronder. »

« Une grande époque approchait. Le prince régnant allait épouser une jeune princesse d'une cour voisine. Tous les courtisans pensaient à se marier. Il n'était question que de noces dans la résidence. Ce fut alors que mon cousin s'avisa du coup de politique le plus adroit. Il était brouillé avec la vicomtesse de Blumenthal, dame

d'honneur de la duchesse douairière, et désirait vivement se réconcilier avec une personne d'un aussi grand crédit : elle avait une nièce, qu'il imagina de me faire épouser. Le bruit courait que cette nièce était la maîtresse du prince, et qu'on lui cherchait un mari, à cause du grand mariage qui se préparait. Rien n'était prouvé ; et moi, j'ai toujours pensé qu'il faut se défier des propos de cour presqu'autant que de ceux des petites villes. Je fus charmé de la proposition. Le prince donnait une dot de quarante mille florins à la demoiselle, et le grand cordon du premier ordre de l'État à celui qui recevrait sa main. J'exprimais ma reconnaissance à M. de Montclar : au milieu de mes remercîmens, Albertina me revint à l'esprit. Je pâlis, je balbutiai ; mais, surmontant mon trouble, je ne désespérai pas d'arranger l'affaire, et j'allai trouver Albertine.

« Avec précaution, avec finesse, et comme si je plaisantais, je lui parlai du projet de mon cousin. Elle ne plaisanta point ; elle me signifia que ce mariage ne se ferait

pas, ou qu'elle se vengerait. Je fus effrayé. J'étais guéri de mon amour; mais je redoutais les excès auxquels la jalousie peut porter une femme italienne.

« Je retournai chez mon cousin. Je lui laissai voir de l'hésitation : il se fâcha. J'étais fort embarrassé. Tandis que je négociais, que je temporisais, un conseiller aulique demanda la jeune personne et l'obtint. Mon cousin se dépita, je me dépitai avec lui ; Albertine se réjouit, je me réjouis avec elle. Je ne regrettai ni la demoiselle, ni la dot ; mais je regrettai beaucoup le grand cordon.

« Pendant deux mois, il y eut à la cour une suite de fêtes ravissantes. J'y parus avec un faste dont vous n'avez pas d'idée ; j'attirai tous les regards. Les augustes personnages daignèrent trois ou quatre fois m'adresser des mots très flatteurs. Jamais je n'avais été si heureux : oh! que ces fêtes se terminèrent cruellement pour moi!

« Il fallait donner des emplois à plusieurs étrangers arrivés à la suite de la jeune princesse. La vicomtesse de Blumenthal chargea

mon cousin de placer un de ces messieurs, mettant à ce prix sa réconciliation avec elle. Savez-vous ce que fit mon cousin ? Il vint tout bonnement me proposer de donner ma démission. Je me récriai : il me dit que je ne pouvais réussir à la cour, que la vicomtesse était mon ennemie déclarée depuis que j'avais montré si peu d'empressement pour sa nièce. Je répondis fièrement que je n'étais pas fait pour épouser une des maîtresses du prince ; car je commençais à avoir bien des doutes sur la conduite inconsidérée de la jeune personne. Je refusai net d'envoyer ma démission. Vous ne savez pas le parti que prit mon cousin ? Il me fit donner mon congé. J'allai le trouver ; j'étais indigné, je lui parlai avec force : il me traita d'ingrat. Ma disgrâce, comme vous le pensez bien, m'était fort indifférente : quand on a du caractère et de la philosophie..... mais l'injustice dont j'étais victime me révoltait.

« Je fis inutilement une foule de démarches : la vicomtesse était une ennemie trop active ; ses intrigues avaient animé toute la cour contre moi. Il ne me restait pas

un ami; j'allai voir Albertine. Je savais bien qu'elle ne m'était attachée que par intérêt; mais enfin elle m'était attachée.

« Je craignais qu'elle ne me grondât d'être en disgrâce; mais non : cette femme s'éleva vraiment à une grande hauteur de caractère. Elle me serra dans ses bras avec tendresse, me dit qu'il fallait sans retard abandonner des gens si peu dignes d'apprécier mon mérite, et qu'en France, dans mon château, nous jouirions d'un sort délicieux. Tout en me parlant du bonheur qui nous attendait, Albertine donna des ordres chez elle, chez moi, fit préparer la voiture, et sans que je me fusse mêlé de rien, je me trouvai sur la route de France.

« En courant la poste, je gardais le silence. J'étais de fort mauvaise humeur. Encore une fois, ma disgrâce ne m'occupait pas du tout; mais une injustice si criante ne sortait pas de mon esprit. Albertina me fut très utile; elle traitait la cour, les courtisans, les maîtresses du prince avec une malignité mordante qui me soulageait. Pour me distraire, elle me raconta une multitude

d'anecdotes de théâtre. Je jugeai par ses récits qu'il y avait des hommes bien dupes avec les femmes, surtout avec les actrices : cela me faisait rire.

« Nous arrivâmes. Que mon château me parut triste et silencieux comparé au séjour d'où je m'exilais! Tous les gentilshommes de mon voisinage s'empressèrent de me rendre visite. Qu'ils me semblèrent lourds, gauches et maussades! Qu'est-ce qu'un gentilhomme qui n'a pas vu la cour...? un paysan titré. Ne s'avisèrent-ils pas de tenir des propos? J'avais dit que, las des grandeurs, je me retirais dans ma terre pour y vivre avec mes amis en simple particulier. Ces prétendus amis ne cessaient de répéter entre eux que j'étais disgracié. D'où le savaient-ils Quelques-uns ne voulaient-ils pas me consoler? Oh! j'étais au supplice : leur pitié me mettait en fureur.

« Albertina, sous le nom de comtesse Fugaccio, faisait les honneurs de ma maison. Elle prit toute l'autorité : j'aurais été loin de m'en plaindre; mais souvent elle me traitait comme une duchesse traite son chambellan.

Nouveau malheur pour moi! elle apprit la mort de son mari; et son humeur changea subitement. Elle m'accablait de ses tendresses, me fatiguait de ses attentions, me poursuivait de ses petits soins : vous devinez qu'elle avait la prétention de se faire épouser. J'étais bien assez son esclave sans en prendre le titre : je résistais; quelquefois j'hésitais. Ah! mon frère! quel tourment que celui d'avoir une vieille maîtresse!

« Je regrettais de ne m'être pas décidé dans ma jeunesse à un mariage convenable. Je ne voyais autour de moi que des gens intéressés, avides; personne ne m'aimait. Dans un accès de mélancolie, je pensai à ce fils que j'avais eu de Floretta. Je voulus savoir ce qu'il était devenu; j'écrivis au père de mon valet de chambre Carlo. Je ne reçus point de réponse, et je ne pus donner suite à cette affaire, car il m'en arriva d'autres bien importantes. Nous étions en 1685, et je doute fort que la révocation de l'édit de Nantes vous ait causé autant de mal qu'à moi.

« Je ne perdis pas un moment pour abjurer.

Je fis très bien; car, d'après ce que j'ai souffert, quoique catholique, jugez de ce que j'aurais souffert si je fusse resté protestant. Les dragons se répandirent dans nos provinces. Albertina voulut se réfugier à Clermont : j'étais tenté de l'accompagner; mais, pour surveiller mes intérêts, je demeurai dans mes terres.

« Quatre compagnies arrivèrent au château : j'allai recevoir les officiers ; je leur déclarai que j'étais catholique, et leur demandai protection. Un d'eux me répondit, avec beaucoup de politesse, que les soldats avaient toute liberté chez les protestans, mais qu'aucune vexation ne pouvait avoir lieu dans le domicile d'un catholique. Ah! juste ciel! comme ils tinrent ces belles promesses! En vingt-quatre heures, tout fut dévasté, saccagé. Je ne pus soutenir la vue d'un tel pillage, et je m'enfuis vers Clermont.

Sur la route, je tombai au milieu d'une bande de houzards qui dévalisèrent ma voiture, battirent mon cocher, mon valet de chambre, et me maltraitèrent moi-même. « Camarades, lenr criais-je, je suis catho-

« lique ! bon catholique ! — Eh bien ! mon « brave homme, répondirent ces insolens, « notre religion triomphe : qu'est-ce que « tu demandes de plus ? »

« Oh ! dis-je à Albertine en arrivant, le pays est en feu ; je ne serais pas encore ici en sûreté, demain je pars pour Paris. Elle s'écria qu'elle était prête à me suivre. Mon dessein n'avait pas été de l'emmener ; mais au milieu de tous mes embarras, pouvais-je encore me donner celui de disputer avec elle?

« J'étais peu curieux de voir Paris ; j'avais habité d'autres capitales ; mais j'étais singulièrement empressé d'aller à la cour que je pouvais observer en connaisseur. Je ne fus pas aussi satisfait que je m'y attendais ; nous avions en Saxe des détails mieux soignés. Je rencontrai à Versailles le comte de Rikbag, chargé d'affaires du grand duc. Je l'avais connu à la résidence ; il m'accueillit à merveille ; j'eus lieu de me convaincre de plus en plus que j'avais laissé à la cour de Saxe des souvenirs profonds, et que je m'y erais maintenu sans les artifices de cette vicomtessse de Blumenthal. Il est cruel de

penser qu'un homme est éloigné d'une carrière dont il est digne, qu'une cour est privée de ses services; et tout cela, parce qu'une dame d'honneur a la petitesse de ne pas vouloir l'apprécier.

« Je ne pouvais vous oublier, mon cher frère; j'appris avec peine que vous n'étiez plus en France. Ce fut alors que je vis votre cousin Anselme Ménars; il était au moment de se faire moine. Cet homme vous a causé bien des chagrins; mais qui peut en être exempt dans la vie? Ayez un peu de courage, un peu de fermeté; je ne saurais trop vous le recommander.

« Pour jouir des agrémens de Paris, je résolus de recevoir du monde. Ma naissance, et le rang que j'avais occupé, me donnaient l'espoir de réunir des personnes de haute distinction. Il fallut me contenter des gens que choisit Albertina; c'étaient des chevaliers de noblesse équivoque, des femmes de moyenne vertu dont quelques-unes faisaient les prudes, des musiciens, des chanteurs, et, je crois, tous les Italiens qui se trouvaient à Paris. Plusieurs m'emprun-

tèrent de l'argent, je m'y étais attendu; mais il m'arriva une sœur et une tante de madame Fugaccio. Puis, il vint une nièce qu'elle aimait comme sa fille, et qu'elle fit épouser à un violon de la musique du roi. Il m'en coûta un riche cadeau de noce à la jeune personne qui m'appelait son père. Chaque année, quelques petits parens traversaient les Alpes pour nous rendre visite; tous ces gens-là vivaient à mes dépens, et s'amusaient beaucoup dans ma maison.

« Un jour, seul au coin de mon feu, je me livrais à de tristes réflexions, lorsqu'on m'annonça qu'un étranger demandait à me parler. Je vis entrer un grand jeune homme qui s'écria en étendant les bras vers moi : « *Caro mio padre !* » C'était mon fils, le fils de Floretta. Il avait des papiers bien en règle, et de plus la lettre que j'avais écrite au père de Carlo. Je l'embrassai; il ressemblait beaucoup à sa mère. Après quelques momens de conversation, je lui dis de revenir le lendemain, et que je le logerais chez moi. Quand j'appris à Albertine que mon fils était

arrivé, et que j'avais le dessein de le faire vivre avec nous, elle montra une impatience qui par degrés devint de la colère. « Vous ne voyez pas, dit-elle, que « cet aventurier vous croit plus vieux que « vous n'êtes, et ne vient ici que pour « avoir place dans votre testament. » Je faillis à répliquer sur-le-champ qu'elle le repoussait par un motif semblable à celui qu'elle lui supposait; je sentis que le mot serait trop dur. Je me bornai à répondre une chose bien piquante, savoir : qu'il serait fort singulier qu'on eût dans sa maison toute une famille étrangère, et qu'on ne pût y recevoir son propre fils. « Votre fils, reprit Albertine! votre fils! n'ai-je pas connu « Floretta, ses intrigues et ses amours? « Lord Elvorth a tenu sur les fonds baptismaux cet enfant qui vous trouble la « cervelle. Savez-vous qu'il lui fait une « pension de cinquante livres sterling? « croyez-vous qu'il aurait tant de générosité, si cet enfant n'était que son filleul? » Cet argument réveilla tous les doutes qui s'étaient élevés dans mon esprit quand j'a-

vais embrassé le jeune homme. « Eh quoi? « lord Elvorth qui me témoignait tant « d'amitié à Milan...! » Je tombai dans l'accablement. Albertine fut touchée de mon état. « Bon, bon, dit-elle, ce lord « n'est qu'une dupe comme vous ; je sais « tout le mystère. Vous souvenez-vous de « ce jeune Romain que Floretta nommait « son cousin. Il n'a pas fait de pension, « lui ; mais il aurait pu remercier ceux « qui ont eu la bonté d'en faire. » Albertine avait cru me calmer, elle augmenta mon trouble ; enfin j'aperçus un moyen de savoir la vérité. Le soir, pendant que mon valet de chambre me déshabillait : « Carlo, lui dis-je, je t'ai toujours connu « pour un honnête garçon ; tu étais bien « avec la femme de chambre de Floretta ; « j'exige que tu me parles franchement. » Je lui confiai mes doutes. Il hésitait, je le pressai, j'ordonnai ; il me dit : « Puis- « que monsieur le veut, je serai franc. « La signora Floretta ne lui était pas très « fidèle, voilà ce qui est certain ; sur le « reste, on ne peut former que des con-

« jectures. Mais monsieur se souvient-il « d'un baron suédois qui vint avec son « neveu à Milan ? Je suis bien trompé « si l'enfant de la signora n'est pas du ba-« ron suédois... à moins qu'il ne soit de « son neveu. » Cette réponse m'éclaira : quand on fait sur un événement vingt récits contradictoires, il n'y en a pas un de vrai. Tous les gens dont on me parlait, l'Anglais, le Romain, le Suédois et son neveu avaient cherché à plaire à Floretta ; je le savais depuis long-temps ; mais moi seul j'étais sans cesse admis chez elle, j'étais son amant déclaré, et son enfant était mon fils.

« Pour avoir la paix, je décidai que mon fils ne logerait pas chez moi ; mais je m'occupai en secret de lui procurer un état. Il avait été comédien en Italie, et par conséquent il était peu disposé au travail. J'obtins pour lui l'emploi de contrôleur aux entrées de la ville de Rouen. Six semaines après, je le vis revenir ; il me débita un conte ; j'appris qu'il s'était fait révoquer pour avoir favorisé la con-

trebande. Je voulus lui procurer un autre état : il aimait mieux ne rien faire, battre le pavé de Paris, et dépenser mon argent ; car il savait exciter ma sensibilité. Le vaurien jouait, et fut arrêté pour dettes. A cette nouvelle, mes doutes que sa mauvaise conduite avait réveillés, se changèrent presque en certitude. Je ne voulais plus avoir rien de commun avec le fils de Floretta. Il m'écrivit ; je fus ému : c'était peut-être mon fils. J'allai à sa prison ; mais, en homme ferme qui sait comprimer la tendresse paternelle, je ne consentis à le faire sortir qu'à condition qu'il s'embarquerait. Je lui procurai une place d'écrivain sur un vaisseau de haut-bord, et je lui fis une petite pacotille à l'insu d'Albertina. Plaignez-moi : j'ai eu tous les tourmens, tous les ennuis du mariage et de la paternité ; je n'en ai jamais éprouvé les douceurs.

« Après tant de tribulations, il était bien juste que le ciel m'accordât une faveur. J'appris chez le comte de Rikbag la mort de la vicomtesse de Blumenthal. Je sen-

tis que ce grand événement changeait ma destinée. Mon ennemie n'était plus : « De « la résolution, me dis-je ; une brillante « carrière s'ouvre encore devant moi. » Jamais je n'avais eu tant de feu, d'audace et de gaîté. Je dis à Albertine que des ordres de la cour de Saxe-Gotha m'obligent à partir sans délai, pour aller reprendre la place qui m'a été injustement enlevée. Vous voyez, j'unissais la finesse au courage. Ces mots et la manière dont je les prononce rendent Albertina stupéfaite. Je suis charmé de la voir une fois en ma présence dans l'état où j'avais été si souvent devant elle. Profitant du moment, je donne mes ordres à Carlo pour que ma chaise de poste soit prête le surlendemain ; puis j'ajoute rapidement qu'Albertina ne pouvant me suivre, je lui laisse la liberté de vivre à Paris ou dans mon château. Elle voulut faire quelques observations ; ce jour-là, j'étais de force à ne pas les entendre ; je sortis.

« A mon premier voyage, j'avais reconnu qu'il me manquait un secrétaire ; j'allai

trouver le fils d'Anselme, et je lui proposai de m'accompagner. Le lendemain, Albertine avait réfléchi ; elle se proposait de vivre six mois à Paris, six mois dans mon château. Il était naturel qu'elle voulût y jouir d'une certaine autorité; et, pour adoucir un peu son chagrin, je lui donnai des pouvoirs très étendus. Sa douleur était encore bien amère. J'allais partir pour un long voyage..... elle me fit entendre..... sans me rien demander précisément.... Je crus devoir la consoler par quelques dispositions..... ne m'en veuillez pas, mon frère.... je la nommai ma légataire..... ma légataire universelle..... Elle m'avait consacré tant d'années ! ses plus belles années....! Ce ne fut pas sans peine que je quittai cette femme ; mais l'honneur m'appelait. »

Ici, mon frère se leva ; et tantôt marchant avec vivacité, tantôt s'arrêtant brusquement, il ajouta :

« J'aurai ma place de chambellan ; oui,

je l'aurai. S'il est beau de se maintenir dans des fonctions élevées, il est plus glorieux de les reconquérir. Mon plan est arrêté, mes batteries sont dressées. J'ai passé par Berlin pour y voir un secrétaire de légation qui a plus de crédit que son ambassadeur, et qui m'a toujours apprécié : il ne doute pas de mon succès. Quelle envie je vais exciter! combien je jouirai de voir mes ennemis confondus, mes rivaux humiliés! Je ne rencontrerai pas d'obstacles ; mais dût-il s'en présenter, je les brave et j'en triompherai. »

En terminant son récit, la Dijodie parut attendre mes éloges. Je cherchai à ne pas le blesser, et à ne point trahir ma pensée. Je lui représentai que l'ambition était peu faite pour notre âge, qu'il ne tenait qu'à lui de jouir enfin du repos qu'il s'était toujours laissé dérober. Je ne sus pas me faire comprendre.

J'avais éprouvé bien des malheurs ; et cependant mon frère, avec son opulence et

ses titres, mon frère, toujours dominé, toujours inutile, me paraissait plus misérable que moi. Son âme était vide, la mienne avait de chers souvenirs et de douces espérances; il était sans ami, j'avais un fils : je n'aurais pas changé ma destinée contre la sienne.

CHAPITRE VI.

Aventure dans la forêt.

Mon frère devait partir dans trois jours. Il n'avait pas une seule fois quitté la maison ; tantôt il se portait bien, mais le temps lui paraissait incertain; tantôt il trouvait le temps magnifique, mais sa santé l'inquiétait. Enfin nous étions convenus d'une promenade pour le soir : on lui apporta une lettre de Berlin; il se crut obligé d'y faire sur-le-champ une longue réponse, il ne pouvait se passer de son secrétaire ; je le laissai avec Philippe, et je sortis seul avec mon fils.

Nous dirigeâmes nos pas vers une forêt de sapins dont l'aspect imposant avait pour nous un charme toujours nouveau. Jules me parlait de ses entretiens avec Philippe. « Malheureux Philippe, disait-il ! on de-« vine trop bien la cause de sa tristesse.... « Oh ! qu'il doit être affreux d'avoir à « rougir de son père....! Il m'afflige..... « je me sens attiré vers lui par ses cha-« grins, je lui écrirai souvent. Que je « serais heureux si je pouvais le dis-« traire de ses peines ! » Les sentimens de mon fils me causèrent une vive satisfaction. « Oui, lui dis-je, essayons « d'adoucir le sort de ton cousin ; j'ai « pensé bien souvent avec douleur aux « divisions qui existaient dans ma famille. « Ce serait pour ma vieillesse une conso-« lation de voir le fils d'Anselme et le « mien se lier d'une tendre amitié. — « Quelquefois, reprit Jules, il repousse « mes témoignages d'affection ; mais com-« ment lui en voudrais-je ? Peut-on être « plus à plaindre que lui ? il est sans fa-« mille, et le voilà comme nous éloigné de

« son pays. » Le bon jeune homme fut un moment rêveur ; les sujets dont je l'entretenais le plus fréquemment étaient sa mère et sa patrie ; il ne pouvait y songer sans être ému. « Oh ! me dit-il, combien Phi-
« lippe doit regretter la France, puisque
« moi je la regrette sans l'avoir habitée !
« Mon père, ne verrai-je jamais ce pays
« dont vous me parlez avec tant d'amour?
« — Mon fils, lui répondis-je, l'inju-
« stice ne saurait être éternelle parmi les
« hommes; mais les haines religieuses sont
« celles que le temps use avec le plus de
« lenteur. Ne nous flattons pas que Dieu
« termine bientôt les épreuves auxquelles
« il a voulu nous soumettre. Quand le
« fatal édit de révocation sera révoqué à
« son tour, peut-être la plupart des fa-
« milles qui se sont réfugiées dans les
« divers états de l'Europe, auront-elles pris
« les mœurs, les habitudes de leur nou-
« velle patrie ? Qui sait même, qui sait si
« dans de funestes guerres on ne verra
« pas quelques-uns de nos descendans
« s'armer contre les fils de nos compa-

« triotes? — Ah ! cela serait horrible. Quels « fruits amers produisent les exils et les « proscriptions...! Pour moi, je ne cesse- « rai jamais d'être Français. — Oui, reste « fidèle au pays qui m'a vu naître, où « j'aurais voulu t'élever, où il me serait « doux de mourir. Cultive ta raison, « forme ton caractère, pour être estimé « en France si nous avons le bonheur « d'y rentrer, ou pour faire honorer en « toi le nom de Français, si tu dois toujours « vivre sur une terre étrangère. C'est ainsi « qu'un exilé peut encore payer sa dette « à sa patrie. »

Entraînés par la conversation, quand nous voulûmes retourner sur nos pas, la nuit approchait, et nous étions égarés. Nous marchâmes pendant plus d'une heure, prenant et quittant divers sentiers, sans parvenir à distinguer celui qu'il fallait suivre. Le ciel était serein ; mais nous nous trouvions dans une partie très épaisse de la forêt, entourés de profonds ravins ; et mon fils commençait à s'inquiéter pour moi, lorsqu'à notre grande satisfaction,

le bruit d'une voiture nous annonça le voisinage de la route.

Tout à coup, des cris se font entendre. Jules s'élance, je le suis avec autant de vitesse qu'il m'est possible. Un coup de feu part au moment où j'arrive sur le chemin. J'aperçois à vingt pas la voiture arrêtée; des hommes armés en font descendre des voyageurs. Mon fils frappe un des brigands avec une pierre qu'il a ramassée; il est terrassé par deux autres; je cours, je m'écrie : « Misérables ! Dieu vous voit ! » A ces mots, à mon aspect, ils restent immobiles. « Monsieur Fauvel ! dit l'un d'eux. » Celui qui m'a nommé et deux autres se précipitent à mes pieds comme implorant leur grâce; leurs figures m'étaient inconnues. Un seul, debout et d'un air féroce, les excite à poursuivre leur crime. Il me couche en joue; les trois autres saisissent ce forcené, l'entraînent, et tous trois disparaissent dans l'épaisseur du bois.

Je m'assure que mon fils n'est pas blessé; mes regards se portent sur les voyageurs;

un homme d'environ cinquante ans et une dame soutenaient une jeune personne près de s'évanouir. « Ah! monsieur, dit l'étranger, « sans vous nous étions perdus. Ma femme ! « ma fille...! que d'obligations...! — O ciel! dit la jeune fille d'une voix faible, mon « frère, mes sœurs qui nous suivent dans « l'autre voiture...! — Mes enfans, criait la mère ! » Jules vole plus prompt que l'éclair; nous nous empressons sur ses traces; mais déjà il revient nous faisant signe de nous calmer, et nous entendons le fouet des postillons. Bientôt, la mère éperdue embrasse ses enfans; le père nous conjure de prendre place en toute hâte dans sa voiture. A l'instant où la jeune personne y montait, pâle, tremblante, les cheveux épars, je fus frappé de sa beauté. Nous suivîmes rapidement le chemin de Landsberg.

Le voyageur et sa femme nous remerciaient, s'étonnaient que ma seule présence eût mis en fuite ces brigands. Après un court silence : « Fatale destinée, dit avec emportement le voyageur! sous quels

« auspices j'arrive dans ce pays, désor-
« mais le seul asile de ma famille ! Persé-
« cuté, proscrit pour ma religion..... —
« Pour votre religion! dis-je vivement,
« seriez-vous un protestant français? —
« Non, je suis Irlandais catholique. »
Sa tête retomba sur sa poitrine. « Encore
« des exilés! dit Jules à voix basse. » Par intervalles, l'étranger proférait des mots sans suite, et le danger qu'il venait de courir semblait l'occuper moins que ses persécutions passées. Je me gardai de lui faire des questions indiscrètes; j'appris seulement qu'il se nommait le colonel Chervins. J'admirais combien les femmes sont bonnes, consolantes; madame Chervins, encore saisie de frayeur, et tenant dans ses bras sa fille défaillante, adressait à son mari des paroles qui le calmèrent. Nous arrivâmes fort tard à Landsberg; nous conduisîmes à la meilleure auberge le colonel et sa famille, et nous le quittâmes en promettant de le voir le lendemain.

Jules était fort agité; il goûtait le plaisir d'avoir fait une bonne action, plaisir si

vif à tous les âges et surtout au sien ! Il était fier du péril qu'il avait bravé. « Tu m'as fait trembler, lui dis-je, mais « sois toujours aussi prompt à remplir « ton devoir. »

On commençait à s'alarmer de notre longue absence. Suzanne, ma bonne servante, allait avec Philippe se mettre à notre recherche. Mon frère se disposait à se coucher, et leur recommandait de l'éveiller dès que nous serions arrivés. Nous racontâmes l'aventure qui nous avait retardés. La Dijodie pâlit, s'effraya, se lamenta. « Eh! « mon frère, lui dis-je enfin, nous sommes « hors de danger ; de quoi vous inquiétez-« vous ? — Grand Dieu ! reprit-il, quand « je songe que j'ai passé sur cette route, et « que cela pouvait m'arriver..... n'y a-t-il « pas de quoi frémir ? »

Jules parlait avec chaleur à son cousin des personnes que nous avions secourues. Il plaignait les malheurs du colonel; il vantait la bonté de sa femme ; il était vivement touché de l'état dans lequel il avait vu la jeune personne, et dit un mot de

sa beauté. Philippe s'anima, et, lui serrant la main, exprima noblement le regret de n'avoir pas partagé nos dangers. « Y « pensez-vous, s'écria la Dijodie? on pou- « vait y périr! — Périr, dit Philippe en reprenant un air morne; est-ce un si « grand malheur? »

CHAPITRE VII.

La famille Chervins.

Le lendemain, mon frère entra dans ma chambre à huit heures; je lui témoignai ma surprise de le voir éveillé si matin. « Éveillé ! me dit-il, je n'ai pas fermé « l'œil. Votre colonel Chervins et ses vo-« leurs m'ont poursuivi toute la nuit. « Ajoutez que j'avais déjà un motif de « souci très grave; je me suis levé de « bonne heure pour vous en parler. Mon « frère, je ne puis garder Philippe. — « Eh! pourquoi? répondis-je encore plus surpris; quel sujet de plainte ce jeune

« homme vous aurait-il donné ? — Imagi-
« nez-vous que si je lui dicte une lettre,
« si je suis occupé avec lui d'affaires im-
« portantes, il a l'air de s'ennuyer. Moi,
« je ne parle pas sans avoir pensé ; tandis
« que je réfléchis, il semble trouver le
« temps long. Hier surtout, il m'a impa-
« tienté. Ensuite, je vous l'ai dit, il
« m'attriste par sa tristesse. Il ne parle
« pas, ou il débite des sentences lugubres.
« Ne l'avez-vous pas entendu hier soir
« à votre retour....? Il a de bonnes qua-
« lités : mon intention est de le bien trai-
« ter, je lui donnerai une année de ses
« émolumens ; mais je veux un autre se-
« crétaire, je veux un homme gai, vif et
« patient .Rendez-moi le service d'annoncer
« à Philippe ma résolution ; car je n'aime
« pas à voir la figure des gens à qui je fais
« de la peine. » J'adressai quelques re-
présentations à mon frère ; il se fâcha :
tous les hommes faibles s'irritent quand
on n'est pas de leur avis. Dès qu'il se fut
retiré, je fis appeler Philippe.

Après m'avoir écouté avec un sang-froid

au moins apparent, ce jeune homme me dit : « Je n'aurais point pensé à quitter « M. de la Dijodie ; mais, puisque je cesse « de lui convenir, je dois vous avouer « que la perte de ma place ne me cause « aucun regret. J'ai peu de ressources, « ajouta-t-il en soupirant..... Eh bien ! je « chercherai quelque occupation. — Je vous « en trouverai, repris-je avec chaleur. Je « me félicite du hasard qui nous rapproche ; « mon ami, restez avec nous. — Avec « vous ! Eh quoi ! c'est vous, monsieur, « vous qui m'offrez votre appui ! » et, dans le plus grand attendrissement, il se couvrit le visage de ses mains. « Ah ! mon« sieur, continua-t-il, votre générosité « me confond, elle m'accable. Vous me « la prodiguez inutilement ; la vie ne s'est « jamais offerte à moi sous un aspect riant ; « je ne puis être heureux. — Philippe, « éloignez de pareilles idées ; elles affai« blissent l'âme, abattent le courage. Nul « homme ne doit désespérer de son sort. « Vous resterez ; le travail et les soins de « l'amitié adouciront vos peines. — Par-

« don, cent fois pardon; oui j'ai tort.....
« Je suis un insensé; mais pourrai-je
« répondre à vos bontés? Vous ignorez
« combien mon éducation a été négligée.
« Mon père..... tout entier à ses affaires,
« n'avait pas le temps de veiller sur moi;
« ma mère était toujours souffrante. Le
« peu que je sais, je l'ai appris seul, sans
« secours. Relégué à la campagne, je
« passais les journées avec un jardinier;
« et si je suis propre à quelque chose,
« c'est à cultiver la terre. » Il baissa tristement ses regards en prononçant ces derniers mots. Jules arriva : combien il fut joyeux d'apprendre que son cousin resterait à Landsberg! Philippe répondit à nos témoignages d'affection; mais il garda sa mélancolie.

Mon fils venait me proposer d'aller voir le colonel Chervins et sa famille. Au moment où nous sortions, le colonel entra : il nous embrassa comme d'anciens amis. Après nous avoir donné des nouvelles rassurantes de sa femme et de sa fille : « Dieu me damne! nous dit-il : je suis

« tenté de pardonner, en votre faveur, à
« toute cette maudite engeance humaine
« dont j'ai si fort à me plaindre. Mal-
« heureusement, les hommes comme
« vous sont rares, M. Fauvel; car je sais
« votre nom; je l'ai appris dans une cir-
« constance qui m'empêchera de l'oublier.
« Je ne m'étonne plus que ces bandits
« aient été stupéfaits en vous reconnais-
« sant. Vingt personnes dans mon au-
« berge m'ont déjà fait votre éloge; on
« ne parle de vous qu'avec enthousiasme.
« Votre extérieur imposant n'eût pas suffi
« pour intimider des brigands; c'est l'in-
« fluence de votre caractère qui les a frap-
« pés de repentir et d'effroi. » J'essayai d'arrêter M. Chervins, qui continuait sur le même ton. Bientôt il me demanda si je présumais quels pouvaient être les gens qui l'avaient attaqué. Je l'ignorais : depuis, j'ai eu lieu de soupçonner les deux fils et le neveu d'un de mes anciens ouvriers. Entraînés pas le libertinage, ils s'étaient liés avec un misérable. Après l'événement, ils quittèrent le pays, et ne reparurent jamais.

M. Chervins nous fit connaître en peu de mots sa situation. La France n'était pas le seul pays livré à des persécutions religieuses. Tandis qu'en France les protestans étaient opprimés, vexés, torturés, en Irlande, par suite du renversement des Stuarts, on opprimait, on vexait, on torturait les catholiques. Là, comme ailleurs, les faibles invoquaient en vain la tolérance, et les puissans exerçaient impunément la tyrannie. M. Chervins ayant défendu, les armes à la main, les droits de ses co-religionnaires, ses biens avaient été confisqués et ses jours menacés. Vingt ans auparavant il avait épousé une demoiselle originaire du Brandebourg. Les biens de sa femme, situés dans les environs de Landsberg, étaient devenus sa seule ressource; ressource encore suffisante pour élever sa nombreuse famille.

Tout annonçait dans le colonel un homme plein de franchise. Il ne cachait point le vif ressentiment qu'il gardait à ses persécuteurs; mais sa brusquerie faisait encore mieux ressortir sa loyauté. Il

témoigna beaucoup d'amitié à mon frère et à Philippe ; et il nous engagea à venir après dîner prendre le thé en famille, selon l'usage d'Irlande.

Nous trouvâmes madame Chervins encore troublée du péril que sa famille avait couru, et cette bonne mère nous fit l'accueil le plus touchant. Miss Maria sa fille aînée, qui la veille était si pâle et si belle, avait un teint animé qui la rendait fort jolie. A peine âgée de seize ans, elle unissait les grâces de l'enfance aux attraits naissans d'une jeune personne. Vive, enjouée, elle était charmante, surtout lorsque, voulant seconder sa mère, elle prenait un ton d'autorité maternelle avec son jeune frère et ses deux petites sœurs. Je souriais de la voir mettre dans ce rôle une importance et une gravité qui contrastaient avec son âge. Tous les enfans de M. Chervins avaient un air heureux qui donnait bonne opinion de leurs parens.

Déjà l'intimité régnait entre les deux familles. Quand de bonnes gens qui ne

s'étaient jamais vus, se trouvent tout à coup liés entre eux par quelque événement, on dirait, à la chaleur de leur amitié, qu'ils veulent se dédommager de ne s'être pas connus plus tôt. La conversation, pleine de confiance dès le premier moment, fut bientôt animée par la gaîté. Cependant le colonel, tout en se montrant un excellent homme, reprenait souvent son humeur contre l'espèce humaine. Il ne parlait plus de ses malheurs; mais il s'indignait de ceux que j'avais éprouvés. « Paix, paix, lui dit « madame Chervins: pourquoi songer aux « malheurs passés? On est bien ici; il n'y « a que des persécutés. M. Fauvel est « aussi loin des jésuites de Paris, que nous « le sommes des prédicans de Londres. « Consolons-nous: que le protestant banni « de France et le papiste chassé d'An- « gleterre ne songent qu'à égayer leur « exil, et à goûter ensemble le repos dans « ce bon lieu de refuge.

Jules, heureux des prévenances que nous recevions, faisait tout ce qui dépendait de lui pour y répondre. Quand

on servit le thé, il mit un tel empressement à offrir un siége à miss Maria, qu'il heurta la table et renversa plusieurs tasses. Mon pauvre Jules était si confus qu'il ne put trouver une seule parole pour s'excuser. La Dijodie, qui d'abord avait tressailli de peur, éclata de rire en disant : « Bon Dieu ! que vous êtes gauche, mon « timide neveu ! — Oh ! reprit vivement « miss Maria, monsieur nous a prouvé « qu'il n'est ni gauche ni timide, lors- « qu'il s'agit de défendre des voyageurs « en danger. » Ce mot de la jeune personne fit rougir encore plus mon fils, mais son regard exprima sa reconnaissance.

Madame Chervins m'adressa beaucoup de questions sur le pays où elle venait s'établir. Je cherchai à lui en donner une opinion favorable. La simplicité de mœurs des Allemands, l'aménité des Français, quelques détails sur les occupations et sur les délassemens des habitans de Landsberg, furent long-temps les sujets de l'entretien. Madame Chervins parut disposée à jouir

des agrémens de la société ; la jeune miss apprit avec joie qu'à Landsberg on dansait quelquefois, qu'on y faisait de la musique. Je fus tout étonné d'entendre Jules parler avec vivacité de réunions, de bals, de concerts. On l'aurait cru passionné pour la danse ; il se félicitait d'avoir pris quelques leçons de musique. Jamais je n'avais vu sa physionomie si riante ; il semblait s'éveiller au plaisir.

Après le thé, miss Maria, sur l'invitation de son père, nous fit entendre des airs de son pays. Elle chantait avec goût, car elle chantait simplement ; je ne comprenais pas les paroles, mais les airs étaient touchans. Jules regardait la jeune miss avec une admiration qui tenait de l'extase ; il souriait, et des larmes mouillaient ses paupières. Philippe attachait aussi ses regards sur la jeune personne ; sa figure animée, son œil fixe, annonçaient une émotion profonde.

La Dijodie complimenta mademoiselle Chervins d'un ton de connaisseur ; puis il se mit à vanter la musique italienne

qu'il avait entendue à l'opéra de Milan. Il commençait à fredonner; craignant qu'il ne se donnât un ridicule, je changeai promptement la conversation. On en revint à former des projets pour adoucir notre exil : unis par un même sort et par des goûts semblables, nous exprimions le désir de nous voir fréquemment; nous nous séparâmes à regret, et charmés les uns des autres.

Dès le lendemain je trouvai l'occasion de placer Philippe chez le négociant qui m'avait succédé. Mon frère avait fixé le jour de son départ; j'essayai de le retenir encore quelque temps; mais il m'objecta l'importance et l'urgence des affaires qui l'entraînaient. Il m'avait demandé un secrétaire, je m'occupais de lui en chercher un. Son valet de chambre Carlo lui amena le fils d'un réfugié, gentilhomme périgourdin; c'était un jeune étourdi un peu vain, très babillard; mon frère le goûta dès le premier moment.

Sans avoir peur, la Dijodie désira partir en plein jour, et nous pria de l'accompagner jusqu'à l'issue de la forêt. Dans le

chemin, il ne nous entretint que des succès qui l'attendaient. Il avait un air de triomphe; et, en nous disant adieu, il nous pressa de l'aller voir dès qu'il aurait repris à la cour son rang de chambellan.

CHAPITRE VIII.

Divers évènemens.

Quelles actions de grâces ne devais-je pas à la Providence! Je trouvais des amis dans une famille persécutée qui se réfugiait comme moi sur une terre hospitalière. J'avais accueilli le fils d'Anselme; je pouvais faire encore un peu de bien. Jules, mon cher Jules, répondait à tous mes soins, réalisait toutes mes espérances; il m'eût suffi de le voir, de l'entendre, pour n'oser murmurer contre le sort.

Pendant les beaux jours du printemps et de l'été, nous continuâmes nos promenades ; mais Jules n'était plus seul avec moi; M. Chervins, sa femme, ses enfans nous accompagnaient. J'essayais de donner quelques leçons de botanique à miss Maria et à mon fils : je ne m'étonnais plus de l'ardeur que mon ami Duclos avait toujours eue pour cette science si attrayante et si facile. J'aimais à voir mes deux jeunes élèves parcourir gaîment les bois, les collines, les vallons, dans toute la sécurité de l'innocence, et m'apporter avec orgueil les trésors qu'ils avaient recueillis. Le frère et les sœurs de miss Maria, sans comprendre encore les leçons, s'empressaient aussi d'offrir leurs tributs à notre herbier. Si le colonel se livrait à quelque mouvement d'humeur contre l'injustice des hommes, je lui montrais nos enfans, et le sourire revenait sur ses lèvres.

Combien j'étais sensible à l'amitié dont cette bonne famille entourait mon fils ! Affable et prévenant, Jules plaisait à tous parce qu'il savait se plaire aux goûts de chacun. Le colonel avait été un des plus intrépides

chasseurs de l'Irlande : il n'avait plus sa meute ni ses chevaux ; mais il aimait encore à faire de longues excursions, le fusil sur l'épaule. Il trouvait dans son ami Jules un compagnon toujours prêt et infatigable. Madame Chervins voulait-elle se promener, Jules s'empressait de lui donner le bras. La pluie empêchait-elle la promenade, Jules faisait la partie de madame Chervins. Il courait, il jouait, il folâtrait avec les enfans, comme s'il eût encore été de leur âge. Bientôt il devint le professeur et l'écolier de miss Maria; il lui montrait le dessin, elle lui enseignait l'anglais. Quelquefois, en donnant ses leçons, la jeune institutrice avait un petit air grave et sévère qui faisait ourire l'élève ; mais s'avisait-elle de plaisanter sur ses fautes de prononciation, il prenait le ton sérieux, boudait, se dépitait : débats charmans, où Jules finissait toujours par se donner tort, pour se ménager le plaisir d'obtenir un pardon.

Philippe partagea d'abord nos délassemens. Le négociant chez lequel il demeurait lui laissait une grande liberté. Sa situation,

l'affection de mon fils, la mienne semblaient avoir dissipé ses tristes rêveries. Souvent, près de madame Chervins et de miss Maria, il s'animait d'une gaîté dont j'étais tenté de le remercier. Tout à coup je vis renaître sa mélancolie plus profonde, plus sombre que jamais. La société l'importunait; et c'était surtout de la maison du colonel qu'il s'éloignait : rarement y paraissait-il sans donner quelques signes de mécontentement de soi-même ou des autres. Tour à tour taciturne et brusque, il faisait peur à miss Maria par son humeur sauvage. M. Chervins, impatienté, nous déclarait sans ménagement qu'il le trouvait fort maussade. « Prétendez-vous, disais-je en riant au colo-
« nel, avoir seul le privilége de vous mettre de
« mauvaise humeur? — Ah! répondait-il,
« moi, j'ai acquis le droit de me plaindre;
« mais à son âge je m'amusais et j'égayais
« mon père. » Plus compatissante, madame Chervins secondait mes soins et ceux de Jules pour distraire Philippe; mais en vain essaya-t-elle d'éclaircir ses ennuis.

Quand ce jeune homme venait chez moi,

presque toujours il me parlait de voyages ; il me faisait des questions sur les colonies, sur les différens genres de commerce lointain. Son imagination s'exaltait, s'enflammait. « Qu'ils sont heureux, disait-il, ceux qui « traversent les mers, qui pénètrent dans « des contrées nouvelles ! J'aurais voulu « suivre leurs traces. Que j'aimerais les fati- « gues et les périls du voyageur qui se « hasarde dans un désert ignoré ! »

Philippe cessa tout-à-fait d'aller chez madame Chervins. Elle eut la bonté de m'en témoigner du regret. Un beau jour se préparait pour cette tendre mère ; elle devait réunir quelques personnes et fêter l'anniversaire de la naissance de miss Maria : elle me chargea d'inviter Philippe. Jules, que j'envoyai à son cousin, fut long-temps absent. A son retour, « Il viendra, me dit- « il tout joyeux ; il me l'a promis ; je l'ai « décidé. — Eh quoi ! aurait-il hésité ? — « Oh ! beaucoup, reprit Jules en soupirant ; « mais que cela ne vous inquiète pas ; il « viendra. » Mon fils avait un air embarrassé ; je lui fis quelques questions, et avec

l'abandon que lui inspirait sa confiance en moi : « Vous connaissez, dit-il, la singu-
« larité de son caractère. Dès les premiers
« mots, il m'a refusé brusquement. Tu
« feras de la peine à mon père, lui ai-je
« dit; nous comptons sur toi, il s'agit d'une
« petite fête. Pourrais-tu n'avoir pas d'a-
« mitié pour miss Maria ? — Miss Maria,
« s'est-il écrié avec emportement ! Miss
« Maria...! Ne me laissera-t-on jamais à
« moi-même...? Donnez des fêtes, soyez
« heureux... Je voudrais être au bout du
« monde! je voudrais cesser d'exister! —
« Reviens à toi, lui ai-je dit. Philippe,
« mon cher Philippe, ton bonheur est
« nécessaire au nôtre; et je l'ai embrassé.
« Il s'est attendri, et après quelques mo-
« mens de silence : J'irai, m'a-t-il répondu;
« je suis bien malheureux de causer des
« chagrins à ceux que j'aime; mais je ferai
« tous les sacrifices..... et, si je souffre,
« je souffrirai seul. Comme il a vu que
« ce langage m'inquiétait encore : Non,
« non, a-t-il repris en souriant, je ne
« souffrirai point..... N'imagine pas que

« j'aie un secret... J'aime peu la société; je
« préfère la solitude; voilà tout. Nous
« sommes restés long-temps ensemble; il
« m'a beaucoup parlé de sa reconnaissance
« pour vous. Il vous aime, il m'aime aussi;
« il a, dans son humeur, quelque bizar-
« rerie, mais son cœur est excellent. »

Philippe vint en effet à la réunion de madame Chervins, et sembla partager les plaisirs de la société. Je vis qu'il faisait un effort sur lui-même, et je lui en sus gré.

Le lendemain, dans la soirée, plusieurs négocians étaient venus me voir; je causais avec eux. Philippe entra, il était agité; il se plaça près de moi, se leva, se rassit: enfin il me dit à l'oreille qu'il me suppliait de lui donner sans retard quelques minutes d'entretien. Aussitôt je passai dans une autre pièce avec lui. Son trouble croissait; il gardait le silence, je le pressai de s'expliquer. Il voulut parler; des pleurs qu'il s'efforçait de contenir étouffèrent sa voix. Attendri de son extrême émotion, j'essayai, mais inutilement, de l'encourager.

Après de longues instances : « Je suis obligé, « lui dis-je, d'aller rejoindre les personnes « que j'ai laissées ; demain matin, venez « me trouver, venez avec confiance. Quel- « ques chagrins que vous éprouviez, soyez « sûr de l'intérêt que je mettrai à les « écouter, et du zèle que j'aurai pour les « adoucir. » Il saisit ma main, la quitta brusquement, et sortit en jetant sur moi un regard plein de trouble.

Au point du jour on vint, de la part du négociant chez lequel demeurait Philippe, me demander si je l'avais vu : il n'était pas rentré la veille. Je courus aussitôt chez ce négociant, je fis avec lui des recherches ; toutes furent inutiles : le malheureux jeune homme avait disparu.

L'étrange état où il était en me quittant, ce brusque et mystérieux départ m'alarmèrent vivement. Quelques indices me firent présumer qu'il était allé à Berlin. Je m'y rendis ; je ne négligeai aucune démarche ; je m'adressai à des commerçans, aux magistrats, à l'ambassade de France ; je ne pus avoir aucun renseignement. Ce fut alors que

la mauvaise conduite d'Anselme m'apparut sous l'aspect le plus coupable. J'attribuais à cette conduite les chagrins et le sort de son fils. L'affreuse idée que ce jeune homme pouvait avoir attenté à ses jours vint un moment s'offrir à mon esprit : je la repoussai. Philippe m'avait tant de fois parlé de voyages; je ne doutai point que, pour échapper à sa mélancolie, il n'eût entrepris quelque course lointaine. « Ah ! me disais-je, puissent un « autre climat, d'autres cieux, lui faire « goûter la paix dont j'aurais voulu le voir « jouir près de moi ! »

Je repris la route de Landsberg. Jules vint à ma rencontre ; il n'avait pas été plus heureux que moi dans ses recherches pour découvrir son cousin, et nous mêlâmes nos regrets.

En arrivant chez moi, je fus bien surpris d'y trouver ce jeune Périgourdin que mon frère avait pris pour secrétaire. Je pensai d'abord que la Dijodie, qui changeait facilement de goût et d'opinion, l'avait congédié : je n'avais pas reçu de ses nouvelles depuis son départ. « Ah ! monsieur, me

« dit le secrétaire, quelles injustices on
« a faites à mon digne protecteur! Je ne
« saurais y penser sans avoir les larmes aux
« yeux. C'était un homme d'un grand mé-
« rite que monsieur votre frère. — C'était...
« O ciel! serait-il mort? — Non, monsieur;
« mais sa tête... Il avait de si belles espé-
« rances! tous nos projets de fortune sont
« renversés. Son cousin, le grand-écuyer,
« monsieur de Montclar, l'a fort mal reçu.
« Il a vainement sollicité une audience du
« prince, de la princesse et de la duchesse
« douairière; partout rebuté, il s'affligeait
« quelquefois au point d'en pleurer. Un
« soir, tête à tête avec lui, je faisais sa partie
« de piquet pour l'égayer. Il mêlait depuis
« long-temps les cartes, j'attendais; il me
« regarda et me dit : J'étais né pour être
« chambellan. — Rien n'est plus vrai, mon-
« sieur le baron, lui répondis-je. Après
« un silence, il répéta la même phrase;
« je fus étonné. Il la répéta encore, je fus
« inquiet; à la quatrième fois, j'envoyai
« chercher le médecin, et je fis prévenir
« monsieur le grand-écuyer. Le médecin

« arriva sur-le-champ; il ne put obtenir de
« monsieur le baron d'autre réponse que
« cette malheureuse phrase qui avait inter-
« rompu notre partie de piquet. Il tâta le
« pouls, et déclara que les facultés intellec-
« tuelles étaient fort affaiblies. Monsieur de
« Montclar ne vint que le lendemain. Quand
« je lui appris que son parent était tombé
« dans un état... il faut l'avouer, dans un
« état voisin de l'imbécillité, il dit en ri-
« canant : Eh bien ! le pauvre homme n'est
« pas changé. Ce mot me parut bien dur.
« Cependant monsieur le baron n'avait plus
« besoin de secrétaire; il ne pouvait plus rien
« pour moi : d'après l'avis du médecin, et
« les ordres de monsieur de Montclar, le
« valet de chambre Carlo, qui est porté dans
« le testament, a reconduit monsieur de la
« Dijodie dans son château en Auvergne;
« et moi, je reviens à Landsberg. Ce bon
« monsieur de la Dijodie ! je me suis senti
« l'âme pénétrée quand je lui ai fait mes
« adieux, et qu'il m'a répondu : Mon ami,
« j'étais né pour être chambellan. »

J'éprouvai une véritable peine en appre-

nant l'infirmité morale de mon frère. Les huit jours qu'il avait passés avec moi m'avaient fait voir en lui un homme doux et bon. Mon pauvre frère ! c'est donc à cette fin que l'a conduit la faiblesse ou plutôt la nullité de son caractère !

CHAPITRE IX.

Souffrances. Amours innocens.

L'AGE commençait à me faire sentir sa douloureuse influence. Dans les premiers jours de l'automne, je fus atteint d'un rhumatisme aigu qui me rappela les longues souffrances de mon père. J'étais menacé d'un pénible avenir ; mais je n'ignorais pas que la vieillesse doit avoir pour compagne la patience. Après l'horrible malheur qui m'avait séparé de Louise, je m'étais promis de recevoir avec une entière résignation les épreuves que le ciel voudrait me faire subir. Je n'eus pas besoin d'un grand effort de courage : que les

maux du corps me parurent légers! j'avais appris à supporter ceux de l'âme.

Jules ne me quitta point pendant ma maladie; M. Chervins et sa bonne famille venaient me voir tous les jours. Les soins pleins de tendresse dont j'étais entouré m'apportaient d'heureuses distractions. Mes amis et mon fils semblaient souffrir plus que moi. J'essayais à mon tour de les distraire; je causais, je souriais; souvent nous passions des heures agréables; et le temps que les douleurs rendent si lent à s'écouler, reprenait pour moi sa marche rapide.

L'hiver fut moins fâcheux qu'on ne l'avait craint; je pus aller chez le colonel Chervins. Il connaissait les principaux habitans de Landsberg; et deux fois par semaine il y avait chez lui un petit bal précédé d'un concert sans prétention. Ces assemblées où régnaient la franchise et la gaîté devenaient de plus en plus nombreuses. Tous les jeunes gens aspiraient à s'y voir admis, toutes les mères voulaient y conduire leurs filles.

J'aimais à me placer dans un coin du salon ; et là, comme dans une espèce de solitude, je me laissais aller à mes réflexions. Je me berçais de mille idées, au son d'une musique tantôt vive et légère, tantôt douce et mélancolique. Entraîné par mes rêveries, j'appelais Louise à jouir avec moi de l'innocente joie de son fils. Je lui parlais, je lui disais : « Pourquoi « me plaindrais-je? ton fils est heureux, et « je dois te revoir ! »

Je me plaisais à regarder cette jeunesse animée au plaisir ; cependant quelque tristesse venait par intervalles se mêler à mes pensées. Je ne pouvais dégager mon âme de l'expérience qu'elle avait acquise. En observant ces jeunes gens si pleins de leur bonheur, je me demandais involontairement quel sort leur était réservé. Je sentais qu'aucun d'eux ne pourrait parcourir la vie sans de cruelles épreuves ; et tandis qu'ils se livraient à leurs jeux avec l'insouciance de leur âge, il me semblait les voir danser sur une glace fragile.

Jules avait un peu perdu de sa timi-

dité ; mais il la sentait renaître quand il se comparait à quelques jeunes gens cités pour leur élégance et leurs grâces. Pouvait-il réunir toutes les qualités aimables que développent dans un fils les leçons d'une mère ?

Miss Maria devint encore son institutrice. Naïve et bonne, mais gaie, spirituelle, espiègle et même un peu railleuse, elle semblait avoir entrepris de rendre Jules parfait. Près de moi, il ne s'était pas inquiété d'être gauche ; il prit à tâche de se corriger, dès qu'il se vit l'objet des plaisanteries de la jeune personne. Empressé de profiter de ses conseils, tremblant d'encourir ses reproches, soumis à ses ordres, il se faisait une étude de mériter son suffrage. Il ne l'obtenait pas toujours ; la jeune miss avait quelquefois la cruauté d'abuser de son autorité. Jules en prenait du chagrin : aussitôt miss Maria, rendue à la bonté, se montrait ingénieuse à le consoler. Elle en avait un moyen infaillible ; c'était de redoubler pour moi de prévenances, et de me prodiguer,

comme à son père, ses tendres et innocentes caresses.

L'amitié de ces jeunes gens devenait plus vive de jour en jour. L'un avait vingt ans, l'autre en avait dix-sept. Il était facile de juger que cette amitié mériterait bientôt ou méritait déjà un autre nom. Je voyais sans crainte des âmes si pures s'ouvrir au plus doux sentiment; et mon imagination, d'accord avec mon cœur, me flattait pour eux d'un riant avenir.

Au retour du printemps, le soir où madame Chervins donna son dernier bal, Jules et Maria dansaient ensemble; je les considérai long-temps avec un vif et profond intérêt. Au moment où je détournai les yeux, je m'aperçus que monsieur et madame Chervins, placés d'un autre côté du salon, me regardaient moi-même avec un intérêt presque égal : je souris et j'allai les joindre. « Mes bons amis, leur dis-je « en m'asseyant près d'eux, je le vois, « vous devinez ma pensée comme je de-« vine la vôtre. » M. Chervins me serra la main; nous avions l'habitude de nous

entendre. Bientôt, sans nous être questionnés, et presque sans nous en apercevoir, nous nous étions dit que nos enfans s'aimaient, que cette union assurerait leur bonheur; et nous nous étions félicités du rapprochement plus intime de nos deux familles. « Quand les marions-nous ? » dit vivement le colonel, aussi impatient dans les événemens heureux qu'au milieu des revers. « Quelle promptitude ! répondis-je. Je suis « d'avis qu'on se marie de bonne heure ; « mais nos enfans sont bien jeunes. Nous « savons ce qui se passe dans leurs cœurs « mieux qu'ils ne le savent eux-mêmes. « Ils sont arrivés à une des plus douces « époques de la vie ; laissons-les en jouir, « et gardons-nous d'abréger pour eux des « instans pleins de charmes. » Madame Chervins m'approuva ; nous convînmes de garder le silence et d'attendre. Nous pensâmes que, timides et sans expérience, nos enfans ignoreraient long-temps leur propre secret ; et, suivant nos conjectures, une année au moins devait se passer avant le mariage.

Un mois s'était à peine écoulé lorsqu'un matin Jules entra dans ma chambre. A son air un peu embarrassé, aux préparations qu'il employait, aux petites flatteries, je dirai presque aux cajoleries qu'il me débitait, je pressentis quel allait être le sujet de l'entretien. Un sourire que je n'essayai pas de cacher lui inspira du courage. Il me fit confidence de son amour, qu'il ne s'était jamais permis de déclarer à miss Maria. Son aveu, que je n'attendais pas si tôt, me causa cependant plus de plaisir que de surprise. Sans le tromper, sans lui rien promettre, je lui répondis que dans la journée je verrais monsieur et madame Chervins.

Je m'empressai de me rendre près d'eux. « Nos conjectures sont en défaut, leur « dis-je. Mon fils vient de me confier « son amour. — Oh! l'excellent jeune « homme, s'écria le colonel en tressail- « lant de joie! J'espère que maintenant vous « ne songez plus à différer le mariage? « — Eh! mais.... je m'en rapporte à ma- « dame Chervins. — A moi? dit-elle.....

« Oh! je n'ai pas le courage de retarder « le bonheur de ma fille. » Elle fut un moment très émue, et reprit : « J'aurai « bientôt sa confidence ; je vais sur-le-« champ lui demander, et peut-être lui « dire son secret. » La bonne mère nous quitta, et ne tarda guère à revenir avec Maria qu'embellissait une aimable rougeur. Jules, que le colonel avait envoyé chercher, arriva presqu'aussitôt. Quels transports il fit éclater ! c'était une ivresse, un vrai délire. Sous un air plus timide, on lisait une joie égale dans les traits de Maria. Je les pressai tous deux ensemble contre mon sein ; et, les baignant de mes larmes, j'éprouvais plus que des consolations, je renaissais au bonheur.

Les affaires d'intérêt se trouvaient déjà réglées. Chaque jour, depuis notre conversation au bal, nous avions causé de nos projets. Je donnais à mon fils tout ce que je possédais ; le colonel donnait à sa fille un domaine à quinze lieues de Landsberg. Quelques scrupules, nés de la différence des religions, s'étaient offerts à l'esprit

de madame Chervins. « Dans la confor-
« mité de nos malheurs, lui avais-je dit,
« l'union de nos enfans doit être agréable
« au père commun des hommes. » Un prêtre aussi pieux que tolérant avait achevé de dissiper ses doutes. Ainsi, avant même que nos enfans nous eussent parlé de leur amour, tout était arrangé pour leur mariage, et le jour en fut fixé à trois semaines.

CHAPITRE X.

Le contrat.

Au milieu de sa joie, le colonel éprouvait une contrariété légère; il était obligé de faire un voyage de quelques jours dans le domaine qu'il voulait donner à sa fille. « Parbleu ! dit-il à Jules en le tutoyant « pour la première fois, il me vient une « bonne idée ; tu m'accompagneras dans « mon voyage, et nous passerons une « agréable semaine. » Jules rougit ; ses regards interrogeaient miss Maria qui baissa les yeux ; cependant il répondit qu'il était prêt à obéir. Après s'être un moment

amusé de leur embarras : « Eh quoi ?
« mes enfans, leur dit M. Chervins, pen-
« sez-vous que je voudrais vous séparer ?
« Désormais vous ne pouvez être heureux
« qu'ensemble. Je voyagerai seul : pour
« abréger la route, je songerai à votre
« bonheur ; et j'entends que le jour même
« de mon retour on signe le contrat. »

Il partit. Un ressentiment assez vif de mes douleurs de rhumatisme me retenait chez moi ; et le soir je ne pus aller avec Jules chez madame Chervins. Mon fils rentra fort tard ; je lui trouvai un air préoccupé, et lui demandai ce qu'il avait. « J'ai vu Philippe, me dit-il. — Phi-
« lippe ! — C'était lui, ou quelqu'un qui
« lui ressemble beaucoup. » Je l'interrogeai de nouveau, et il s'empressa de me raconter ce qui lui était arrivé. Le colonel demeurait à l'extrémité d'un faubourg, et les murs de son jardin touchaient la campagne. Jules avait reconduit quelques personnes qui étaient venues passer la soirée chez M. Chervins, et qui habitaient à deux cents pas de la ville. « La nuit est

« belle, me dit Jules; en revenant, j'ai
« aperçu distinctement un homme sur
« cette petite hauteur qui est près du jar-
« din de M. Chervins, et d'où l'on dé-
« couvre sa maison. Quel a été mon sai-
« sissement! j'ai cru reconnaître Philippe,
« et je l'ai appelé. Aussitôt cet homme a
« disparu en descendant de l'autre côté
« de la hauteur. Encore persuadé que
« j'avais vu Philippe, j'ai cherché à le
« joindre. Je suis allé de différens côtés,
« je n'ai découvert personne; j'ai appelé
« plusieurs fois, personne ne m'a répondu.
« — Tu t'es abusé, repris-je; quelle ap-
« parence que ton cousin, à notre insu,
« au milieu de la nuit...? — Oh! sans doute;
« c'est une erreur, une illusion, mais elle
« m'a ému. J'aimerais tant à le revoir! »
Nous nous arrêtâmes à penser que l'in-
connu était quelque pâtre des environs,
qui avait craint d'être surpris examinant
le jardin de M. Chervins.

Deux jours après, toujours souffrant, je m'étais retiré de bonne heure dans ma chambre. Susanne, ma vieille servante,

entra tout effarée. « Ah ! monsieur, s'é-
« cria-t-elle ! — Eh bien ! qu'est-ce ? qu'a-
« vez-vous ? — Je l'ai vu, je l'ai reconnu.
« — Qui ? — M. Philippe. » Elle me regardait avec effroi ; l'agitation lui ôtait la parole. « Remettez-vous, lui dis-je ; vous
« vous êtes trompée. — Non, non, mon-
« sieur ; je sortais de chez madame Cher-
« vins ; voilà que dans la rue j'aperçois un
« grand jeune homme : c'était M. Philippe.
« Il m'a très bien reconnue ; il a fait un
« brusque mouvement de surprise ; j'allais
« lui parler, j'ai eu peur ; il s'est éloigné.
« Ah ! monsieur, comme il était pâle ! »
Cherchant à la rassurer, je lui représentai que si Philippe était à Landsberg il viendrait me voir, il serait chez moi. Toute tremblante, elle tomba sur un fauteuil en disant : « Vous avez raison ; s'il était à
« Landsberg, il viendrait vous voir, il
« serait chez vous.... Cependant c'était lui !
« c'était bien lui.... Ah ! monsieur, sans
« doute il est mort, et c'est son âme qui
« revient ! » Elle était près de s'évanouir, je la secourus. Je parvins, non sans beau-

coup d'efforts, à calmer son imagination; et je lui fis promettre de garder un secret absolu sur ce qu'elle venait de me dire.

Plus de doute : ce jeune homme, que je croyais dans un pays lointain, habitait Landsberg ou les environs. Toujours on le trouvait près de la maison de M. Chervins. Cette circonstance réveilla dans mon esprit des soupçons que j'avais eus plusieurs fois, sur la véritable cause de son départ précipité. Il aimait sans espoir ; une passion malheureuse avait rendu son caractère plus sombre et sa mélancolie plus profonde. Sa présence devait m'inquiéter; et pour lui-même, dont la raison était peut-être égarée, il importait que je parvinsse à le découvrir.

Je me confiai à un de mes anciens ouvriers, fort honnête homme, qui m'était tout dévoué. Je le chargeai de parcourir les environs de Landsberg; et je résolus d'aller moi-même chaque soir près de la hauteur sur laquelle Philippe avait paru.

Je venais de m'y rendre pour la troisième fois ; le ciel était orageux ; la nuit était si obscure qu'on entrevoyait à peine les objets les plus rapprochés. Désespérant de rien découvrir, j'allais me retirer. Tout à coup les nuages que le vent poussait avec violence laissèrent un moment percer la clarté de la lune ; je vis un homme assis sur le haut du tertre. Il était immobile. Ne pouvant distinguer ses traits, je conservais encore quelque incertitude. Je montai avec précaution par un sentier couvert, et je me trouvai en face de lui. Au cri qu'il jeta en m'apercevant, je reconnus Philippe. Il voulut fuir, je le retins : « C'est un ami, c'est Fauvel, « lui dis-je, embrassez-moi. » Je lui ouvris mes bras, il s'y précipita ; mais presqu'aussitôt il fit de nouveaux efforts pour s'échapper. Ce fut en vain ; un trouble extrême diminuait les forces du jeune homme, une volonté ferme doublait celles du vieillard. « Abandonnez un malheureux, « me dit-il ; laissez-moi mes souffrances, « mon secret et ma liberté. Bientôt le

« noir chagrin qui me consume aura fini « ma vie ; bientôt je n'affligerai plus per- « sonne. » Nous avions descendu le tertre, et nous nous trouvions sur la route. « Ne « me quittez point, lui dis-je, venez chez « moi. » Il fit un mouvement violent. « Du moins écoutez-moi, continuai-je ; « promenons-nous quelques instans dans « la campagne. » Il me suivit sans rési- stance. « Philippe, vous avez besoin d'un « ami ; j'ai des droits à être le vôtre. Je « peux vous être utile par l'affection que « je vous porte, et par l'expérience que me « donne mon âge. Confiez-moi vos peines ; « nous examinerons ensuite s'il vous con- « vient de vivre à Landsberg ou d'habiter un « autre pays. Quelque séjour que vous « choisissiez, je saurai vous procurer une « existence honorable; mes soins les plus ten- « dres vous sont assurés. Faut-il vous épar- « gner l'embarras d'un aveu ? je vais vous « dire ce qui se passe dans votre âme.... » A ces mots, il s'élance, franchit un fossé qui bordait la route, et disparaît.

La vue, les paroles et la fuite de ce jeune

insensé accroissaient toutes mes inquiétudes. On juge avec quel soin je cachai un tel événement et les pensées qui m'occupaient. Je désirais ardemment retrouver les traces du fugitif. L'ouvrier que j'avais mis à sa recherche faisait des courses multipliées sans rien découvrir. Pendant les cinq jours qui précédèrent le retour du colonel, je passai une grande partie des soirées près du lieu où j'avais surpris Philippe : il ne reparut point.

Enfin, le jour où l'on attendait M. Chervins, mon ouvrier, que je n'avais pas vu la veille, arriva de grand matin, et m'annonça qu'il avait des nouvelles positives à me donner. « Nous cherchions trop près « de Landsberg, me dit-il; hier soir, de « l'autre côté de la forêt, à deux lieues « d'ici, je suis entré chez un fermier où « j'ai su bien des choses. Il y a quatre « mois que M. Philippe, déguisé, se pré- « senta chez cet homme, et demanda du « travail : on le reçut. Dernièrement, le « fermier s'aperçut qu'il sortait quand on « était couché, qu'il passait dehors une

« partie de la nuit. Cela donna lieu à des « soupçons, à des craintes; il y eut des « discussions, des débats. Mais avant-« hier votre parent a pris un parti bien « étrange; il s'est réuni à une vingtaine de « personnes, hommes et femmes, qui « vont dans une île fort éloignée qu'on « nomme Saint-Thomas. » En effet, le Hollandais Raulé, appelé par le grand-électeur pour créer une marine en Prusse, avait formé à l'île Saint-Thomas une colonie où passaient beaucoup de réfugiés français. Philippe et ses compagnons étaient en route depuis vingt-quatre heures pour aller s'embarquer.

De quel poids je me sentis soulagé par cette nouvelle! L'éloignement de l'infortuné dissipait mes craintes. Je le plaignis, je me promis de chercher les moyens d'adoucir son exil; mais le repos des deux familles était assuré. Il devenait inutile de révéler au colonel ce qui s'était passé en son absence; je n'aurais point à troubler sa joie, et je pouvais me livrer à la mienne avec sécurité.

A dix heures du matin j'étais avec mon fils chez madame Chervins. Nous nous disposions à partir pour aller à la rencontre du colonel ; mais, selon son habitude, il avait fait diligence, nous entendîmes sa voiture. Jules et Maria volèrent au-devant de lui ; et presqu'au même instant nous le vîmes accourir à nous d'un air radieux, donnant une main à sa fille et l'autre à mon fils. Ses intentions avaient été remplies ; les invitations étaient faites, tout était disposé pour signer le contrat dans la soirée.

Nos amis vinrent de bonne heure. La douce et franche allégresse qui les animait me pénétra de reconnaissance. Jules n'était point en état d'entendre leurs félicitations ; il respirait à peine, il contemplait Maria avec ravissement. Que cette jeune fille était intéressante ! elle recevait chaque compliment avec une grâce enchanteresse, elle baissait les yeux, les relevait, les portait tour à tour sur sa mère, sur son père, sur moi ; elle les arrêtait sur Jules, et semblait nous remercier tous de son

bonheur. J'éprouvais un sentiment délicieux : toutefois une pensée mélancolique vint se mêler, sans la corrompre, à ma félicité. « Cette jeune fille a sa mère, mon fils « n'a que moi. Ah! Louise, où es-tu? « Louise, que tu serais heureuse! »

Nous nous retirâmes fort tard; ce jour était un des plus beaux de ma vie.... Quel épouvantable réveil!

CHAPITRE XI.

Nouvelle catastrophe.

VERS six heures du matin je suis éveillé en sursaut par Susanne qui entre en criant : « Levez-vous, courez.... M. Jules ! M. Phi-« lippe...! — Philippe ! où sont-ils? — Ils « ont des épées, ils sortent par le fau-« bourg de Berlin. — Ah ! grand Dieu ! » Je m'habille à la hâte, je cours. Arrivé hors de la ville, je porte de tous côtés mes regards, et je n'aperçois rien. Je quitte la grande route, je me dirige vers un bois à quelque distance, et bientôt je vois à trente pas Philippe couché sur la terre,

et mon fils étendu sur lui. Mes genoux tremblent, je rassemble mes forces. « Jules ! « Philippe, » m'écriai-je ! Mon fils se soulève tout ensanglanté ; il était blessé à l'épaule, son sang se mêlait à celui de son malheureux adversaire. « Mon père, s'é- « crie-t-il ! je l'ai tué ! je suis un assassin. « Fuyez-moi.... ah ! restez.... Mon père, « sauvez-le. Philippe, mon ami, réponds- « moi ! » Philippe était sans mouvement ; j'essaie d'arrêter le sang qui coule de sa poitrine, Jules m'aide en poussant des cris lamentables. Monsieur Chervins, que Susanne avait averti, accourt avec un chirurgien. « Sauvez-le ! au nom du ciel, « sauvez-le, » répétait Jules d'une voix déchirante ! J'avais un genou en terre, je soutenais la tête de Philippe. A peine le chirurgien l'eut-il examiné : « Ne songez « qu'à votre fils, me dit-il. — Eh ! lequel « des deux est mon fils ? répondis-je avec « égarement. — Tout secours est inutile, « le coup a porté au cœur. — Eloignez- « vous, me dit le colonel ; laissez-nous, « emmenez votre fils. » Jules s'était jeté

sur le cadavre, et le tenait étroitement embrassé; M. Chervins tentait vainement de l'en détacher. « Mon fils, dis-je avec force, entendez la voix de votre père : « venez. » Il me regarda, se leva et se laissa conduire. Oh! que sa mère était heureuse de n'avoir pas vécu jusqu'à cet horrible jour!

CHAPITRE XII.

Suites d'un duel.

A PEINE rentré, Jules fit éclater son désespoir. « O mon Dieu ! s'écria-t-il, moi ! moi « meurtrier ! Mon père, j'ai empoisonné « votre vie ; la mienne est perdue.... oui, « perdue. O miss Maria ! que vous allez me « haïr ! » Je restais immobile, oppressé, déchiré par mille affreuses pensées. Mon fils tomba dans un accablement absolu. L'effrayant état de stupeur où je le vis me rendit à moi-même : je visitai sa blessure, elle était légère. Monsieur Chervins entra ; il s'assit sans parler, nous regardant et fondant

en larmes. Jules fut long-temps sans l'apercevoir; dès qu'il l'eut reconnu, il se leva brusquement, et s'écria : « Grand Dieu ! le père « de Maria ! laissez-moi fuir... » Nous employâmes la force pour le retenir, et les supplications pour le calmer. Tout à coup, prenant un ton grave et sombre, il dit : « Mon « père, et vous père de Maria, écoutez-moi. « Apprenez comment j'ai été entraîné.... « Mais non ; rien ne peut m'excuser.... Je « suis un monstre, un assassin.... mais c'est « malgré moi... » Il s'arrêta, les sanglots le suffoquaient; bientôt il reprit : « Ce matin, « à peine faisait-il jour, j'ai entendu frapper « contre ma fenêtre; quelle a été ma surprise « en voyant Philippe! Je cours, je le fais « entrer. Ses yeux étincelaient de fureur. « J'adore miss Maria, m'a-t-il dit; tu ne peux « l'obtenir qu'en m'ôtant la vie. Ces mots « m'ont irrité, je l'avoue ; cependant j'étais « maître de moi. Je veux le rappeler à lui-« même, il m'interrompt en disant : Tous « mes efforts pour me vaincre ont été inu-« tiles ; je t'ai fui, j'ai fui miss Maria ; hier « encore, je voulais traverser les mers; une

« fatalité ennemie de ton repos m'a ramené.
« J'ai voulu revoir miss Maria pour la der-
« nière fois : que suis-je devenu... Une fête,
« une société nombreuse, ont frappé mes re-
« gards. J'ai su ton prochain bonheur ; j'ai
« toute la nuit erré sous tes fenêtres, sous
« celles de Maria ; ma rage est au comble,
« ainsi que mon malheur : voici des armes,
« viens. Il me faisait horreur et pitié ; j'es-
« sayais encore de le calmer, votre nom est
« sorti de ma bouche. Ton père ! s'est-il
« écrié, ton père... ! Son orgueil et son hy-
« pocrisie ont déshonoré mes parens. Il a
« vomi contre vous les plus odieuses injures ;
« ma fureur est devenue égale à la sienne, et
« nous sommes sortis précipitamment. Ar-
« rivé sur le lieu fatal, mon père, j'ai pensé
« à vous ; j'ai voulu parler à Philippe.
« Tue-moi, s'est il écrié : je déteste ton père
« et j'adore miss Maria. A ces mots, je ne me
« connais plus, je saisis une des deux épées ;
« je ne sais ce qui s'est passé, il est tombé ;
« j'ai poussé un cri, je me suis jeté sur lui
« pour le secourir. Pardonnez-moi tous,
« m'a-t-il dit d'une voix éteinte, Jules... je

« te rends grâce... J'ai senti tout mon crime :
« oh ! que n'ai-je pu mourir pour racheter
« sa vie ! »

« Eh bien ! dit le colonel en se levant
« avec vivacité, c'est un événement affreux ;
« je déplore la fin de ce jeune insensé ; mais
« votre fils a été provoqué. Quel homme
« laisserait impunément outrager son père ?
« C'est une rencontre que Jules n'a pu évi-
« ter. » L'attendrissement, l'indignation se partageaient mon âme ; je pensais à cette famille de ma mère qui dès le berceau m'a-vait entouré de son inimitié. « Fatale famille
« des Ménars, me dis-je ! Christophe, An-
« selme, Philippe, qui vous êtes succédé
« pour me persécuter..... » L'image d'un homme de leur nom s'offrit soudain à mon esprit, et me rappela que nous ne devons jamais maudire. Je baissai la tête au souvenir de Paul Ménars, qui m'avait appris à souffrir avec résignation les douleurs que Dieu nous envoie.

Il semblait que Jules n'eût conservé ses forces morales que pour nous donner ces cruels détails. Une fièvre ardente, un effrayant délire s'emparèrent de lui ; tour à

tour il voyait Philippe, miss Maria; il me méconnaissait, et il m'appelait à son secours tandis que je le serrais dans mes bras.

Au milieu de cette scène de désolation, je vis paraître le juge chargé de poursuivre les délits. Le bruit du duel s'était répandu, et avait consterné toute la ville. Je compris quel devoir sévère amenait chez moi ce magistrat. « Le voilà, lui dis-je, l'infortuné que vous « cherchez; l'homicide est déjà un moribond. « Quand on viole les lois, on leur doit sans « doute une réparation; celle que mon fils « leur donne est assez grande. Que ne peut- « il être vu dans cet horrible état par tous les « frénétiques qui, pour venger leurs que- « relles, s'exposent à se souiller d'un meur- « tre! » Le juge regarda mon fils avec compassion : monsieur Chervins offrit de lui donner des éclaircissemens. Ce magistrat était un honnête homme qui m'estimait depuis longtemps. « Je n'ajouterai pas à vos mal- « heurs, me dit-il; j'invite monsieur Cher- « vins à me suivre; j'espère que je pourrai « concilier tous mes devoirs. » Il se retira, la douleur peinte sur le visage.

Je me flattais que le délire serait passager; mais plusieurs jours s'écoulèrent, et mon fils ne recouvrait pas la raison. Sa douceur, sa bonté, toutes les qualités aimables de son cœur avaient contribué à rendre son action plus épouvantable à ses yeux. Il était tout-à-fait insensé. Souvent il appelait miss Maria : je savais que cette jeune personne demandait avec instance à le voir. Nous avions craint de les exposer l'un et l'autre à des émotions au-dessus de leurs forces; mais enfin je crus trouver une dernière ressource dans cette entrevue. Je priai monsieur et madame Chervins d'amener miss Maria; ils partagèrent mon espoir, et consentirent.

Miss Chervins éprouva un soulagement à ses peines lorsque sa mère lui annonça qu'elle verrait Jules. « Oui, dit-elle, oui, je « le rendrai à la raison. Dieu me fera cette « grâce, et lui pardonnera son crime involontaire. » Depuis l'horrible événement, la pieuse miss Maria passait les jours à prier. Avec quelle ferveur j'unissais mes vœux aux siens! « Dieu de clémence, di-« sais-je, exauce la prière de cette jeune

« vierge! que sa voix innocente parvienne à « ton oreille ! conserve-lui l'époux de son « choix, rends un fils à son père. »

Au moment où miss Chervins, conduite par ses parens, arriva chez moi, Jules venait de reposer, et s'éveillait moins agité. Je lui dis avec précaution quelle visite il allait recevoir. Un rayon de joie brilla dans ses yeux; il fit un effort pour se soulever, retomba, et ne m'entendit plus. Miss Maria s'avançait vers lui; mais, le voyant pâle et presque inanimé, elle eut un mouvement d'effroi, et se cacha le visage dans le sein de sa mère. Jules ne l'apercevait point... C'étaient là ces deux êtres qui, peu de jours auparavant, nous rendaient heureux de leur bonheur! Miss Maria s'approcha: « Jules! » dit-elle d'une voix compatissante. A ce mot il tressaillit, s'appuya sur moi, la regarda quelques instans avec un œil fixe, et se mit à pleurer. Maria pleurait aussi: « O « Jules! lui dit-elle, qui mieux que moi « connaît toute la pureté de votre âme? « qui mieux que moi peut sentir tout « ce que vous souffrez? — Oui, dit-il,

« je souffre....; je souffre cruellement. Mais « prenez garde....; » et alors, d'un air inquiet, posant son doigt sur sa bouche : « Paix ! ne dites rien... cachez mon crime... « miss Maria va venir, elle en mourrait ! » Il portait autour de lui des regards incertains ; tout à coup il les arrêta sur miss Chervins : « Dieu ! s'écria-t-il, la voilà, « c'est elle... O Maria! que vous êtes bonne... « Oui, nous aurons encore de beaux jours.. « Que dis-je...? Ah ! je finirai par perdre la « raison... Eloignez Maria, qu'elle ne par-« tage pas mon malheur ! Je suis funeste à « tout ce que j'aime... Voyez sur ma figure « les traces d'une terrible maladie : ma mère « me donnait des soins, il lui en a coûté la « vie; j'ai désolé mon père dès ma naissance... « Voyez cette main; elle a tué un homme..» Un violent transport le saisit. « Philippe ! « Philippe ! cria-t-il. Arrêtez-le, il va nous « arracher Maria... attends... Misérable, tu « veux donc que nous périssions tous! » Ses traits étaient bouleversés, ses lèvres décolorées tremblaient, son regard devint furieux. Madame Chervins épouvantée entraîna sa

fille; et je restai, sans espérance, près de mon malheureux fils.

La fièvre, pendant trois semaines, devint chaque jour plus dévorante. Tantôt il avait d'affreuses visions, et se livrait aux plus vives terreurs; tantôt, moins agité, il me déchirait par les plus touchantes paroles. Oh! combien de fois ma résignation fut près de m'abandonner! Jamais on ne concevra mes tourmens. Exténué de fatigue, abîmé de douleur, je ne le quittai pas un instant, et j'étais sans espoir! Le dimanche 11 juillet 1705, à huit heures du matin, il mourut dans mes bras... je lui fermai les yeux..... et j'allai au temple.

CHAPITRE XIII.

Miss Maria.

Je montai péniblement les degrés du temple ; je me plaçai dans un coin obscur, et je restai comme anéanti. Le chant des psaumes, en frappant mon oreille, me rendit le sentiment et rappela mes idées : je priai. « Dieu, me dis-je, pouvait dis-« poser de ma vie ; il a voulu davantage, « il m'a privé de mon fils. C'est à moi « de m'efforcer de lui offrir volontaire-« ment le sacrifice qu'il exige. » J'implorai

la clémence éternelle pour qu'elle acceptât ma résignation et les souffrances de mon fils, en expiation de sa faute. « Pardonne-« lui, grand Dieu, disais-je du fond de « l'âme, pardonne-lui dans ta bonté, « comme je pardonne à l'infortuné qui l'a « conduit au trépas! » La jeunesse de mon fils, ses vertus, le bonheur qu'il avait fait renaître pour moi, les espérances qu'il donnait à ma vieillesse, toutes ces idées qu'il fallait oublier, et qu'il était si difficile d'éloigner de mon cœur, revenaient m'assaillir. J'essayai de les surmonter : je donnai au discours du pasteur toute l'attention qui dépendait de moi. Le prêche finit; je laissai la foule s'écouler, et je me recueillis long-temps encore, cherchant dans la divinité l'appui qui me restait, après avoir tout perdu sur la terre.

Je sentis que j'avais un devoir à remplir, et je me rendis chez M. Chervins. Je le trouvai avec sa femme et sa fille. A ma vue, Maria fit un mouvement comme pour me demander des nouvelles de Jules;

mais aussitôt elle poussa un cri, et me regardant avec terreur : « Vous ne l'auriez « pas quitté, dit-elle.... il est mort ! » Je restai debout, en silence. Madame Chervins, tout en pleurs, courut vers sa fille ; son mari me serra dans ses bras. « Qui « de vous, leur dis-je, a subi des pertes « aussi cruelles que les miennes ? Ma « famille n'existe plus, et je vis ! Soumet- « tons-nous, ajoutai-je avec un doulou- « reux effort, soumettons-nous ; deman- « dons à l'arbitre des destinées le cou- « rage de souffrir sans murmure. » Une sainte ferveur m'exaltait ; mes pieuses paroles produisirent une vive impression sur les parens de Maria. Toutefois, à mesure que je ranimais leurs forces, je sentais les miennes s'affaiblir ; j'avais besoin d'être seul. La jeune miss, hors d'elle-même, vint tomber à mes genoux : je la bénis ; et, la remettant à sa mère, je sortis.

Dans la journée, M. Chervins passa quelques momens avec moi. Il revint me voir le lendemain. « Rien n'apaise, me dit-

« il, la désolation de ma fille; elle veut « nous quitter et se jeter dans un cloître. « Quelle douleur pour sa mère! et moi! « que deviendrai-je? » Il était fort agité; à peine m'écoutait-il. On sait que son caractère était brusque; dans un mouvement que sa situation rendait bien excusable, il lui échappa de se plaindre de nous avoir connus. « M. Chervins, « lui répondis-je, soyez exempt de regret « quand vous sentirez que vous avez eu « tort de m'adresser un reproche. On « ne peut plus me troubler, car on « ne saurait accroître mon infortune. » Le colonel saisit ma main : « Pardon, « me dit-il, je suis injuste; c'est un cruel « effet du malheur. — Je verrai miss « Maria, lui dis-je, j'ai besoin de la « voir. » Dans la soirée, je me rendis près d'elle.

Maria était seule dans sa chambre. A mon aspect elle fondit en larmes; je la pressai long-temps contre mon cœur. Quand il lui fut possible de parler : « Le monde « m'est odieux, me dit-elle; je veux vivre

« dans une retraite absolue, pleurer Jules « et me consacrer à Dieu. Un cloître sera « ma demeure et mon tombeau. — Miss « Maria, lui dis-je, les cloîtres sont des « établissemens étrangers à ma religion, « et je m'abstiens de les juger. Mais per- « mettez à l'homme que vous aviez choisi « pour votre second père, de vous rappe- « ler des vérités fondées sur la morale « éternelle. Nous ne sommes pas libres « de choisir nos devoirs ; ceux d'un en- « fant ne sont-ils pas de vivre pour son « père, pour sa mère, de leur consacrer « ses soins et de soutenir leur vieillesse? « Peut-être seriez-vous mieux dans la re- « traite ; mais sans vous vos parens ne « seront-ils pas plus mal dans le monde? « Immolerez-vous leur tranquillité à la « vôtre? Vous savez quelle est leur affreuse « situation, et vous allez mettre le comble « à leur douleur! » Les sanglots de miss Maria m'interrompirent. J'épuisai les rai- sonnemens; je la priai, je la suppliai : « Ma « fille, lui dis-je enfin, voulez-vous que « Jules ait encore à se reprocher de vous

« avoir enlevée à votre famille? — Jules...!
« Jules! s'écria-t-elle.... Ah! monsieur,
« j'obéis : puisse le sacrifice que je fais
« à sa mémoire vous apporter quelques
« consolations! »

Ce fut en effet un soulagement pour moi de songer que les chagrins de monsieur et de madame Chervins ne seraient pas aggravés. J'allai rarement chez eux; ma présence leur rappelait de trop cruelles pensées. Je vécus seul, ou presque seul pendant cinq mois. Tous les objets me frappaient de souvenirs accablans. Une idée que j'avais d'abord éloignée revenait toujours s'offrir avec plus de force à mon esprit. Je voulais revoir ma patrie, y mourir; je me disais qu'au village d'Aigues-Vives, près du tombeau de Paul Ménars, je trouverais une résignation constante. Je n'apercevais pas qu'il y eût pour moi des dangers à rentrer en France; et s'il devait s'en présenter, comment m'auraient-ils alarmé? je n'avais plus de famille. Je pris de arrangemens pour les débris de ma fortune. J'allai faire une dernière visite à miss Maria

et à ses parens. Craignant de leur causer des émotions trop vives, je leur dis que je projetais un voyage de quelques semaines, et je partis pour la France.

CHAPITRE XIV.

Fauvel arrêté.

Je touchai le sol de ma patrie. Oh! de quel ravissement j'aurais été pénétré, si les espérances dont je m'étais flatté quelquefois... si, rappelé de l'exil avec les êtres qui m'étaient chers....! mais je revenais seul; mais, au milieu des Français comme parmi les étrangers, j'étais toujours isolé sur la terre.

Mes infirmités devenaient plus douloureuses pendant cette longue route. A quelques lieues de Moulins, dans un bourg où j'arrivai par un bien mauvais temps, le froid avait rendu mes souffrances si

vives que je fus obligé de laisser repartir la voiture publique; et de m'arrêter plusieurs jours.

Un soir, je me trouvais à une modeste table d'hôte; des jeunes gens qui avaient passé la journée à jouer et à boire vinrent s'y placer. L'irréligion était alors de mode; il est presque inévitable qu'elle succède au fanatisme. Ces jeunes gens avaient le ton du moment; ils tenaient des discours licencieux, impies, qui leur paraissaient spirituels. Je me taisais; remarquant mon silence, ils se plurent à m'adresser la parole. Je ne cachai point mes sentimens. L'un d'eux me demanda si je prétendais les prêcher, si j'étais vicaire ou curé. « Je suis protestant, répondis-je; » et je me retirai.

Ces jeunes étourdis ne pensaient point à me nuire; mais la légèreté produit quelquefois les effets de la méchanceté. J'avais dit que j'étais protestant; les gens de l'auberge savaient que je venais d'un pays étranger; mon âge et mes cheveux blancs leur firent imaginer que j'étais un pasteur;

Au milieu de la nuit, je fus arrêté. Conduit dans les prisons de Moulins, j'essayai de réclamer; on ne m'écouta point.

Je fus jeté dans une chambre étroite, obscure, où se trouvait déjà un autre prisonnier. Cet homme, dont les vêtemens n'annonçaient pas la misère, était sombre, silencieux; il semblait être dévoré d'angoisses : souvent il poussait des gémissemens, et quelquefois murmurait des imprécations. Il excita ma pitié. Depuis un mois nous étions ensemble : il se plaignait vaguement de son sort; je lui parlai de quelques événemens de ma vie. « Vous le « voyez, lui dis-je, dans cette prison notre « infortune est la même; et avant d'y en- « trer, qui des deux a passé par les plus « douloureuses épreuves? — Ah! s'écria-t-il, « je conçois votre résignation; vous me « racontez vos malheurs, et je rougirais « de vous révéler les miens. Ma famille « me retient sous ces verrous pour m'é- « pargner l'opprobre d'un jugement légal. « Vieillard, vous ne connaissez pas les « remords. » Je baissai la tête, et, m'hu-

miliant devant la Providence, je lui rendis grâce de m'avoir garanti d'un malheur en effet plus grand que tous mes revers. Mais, sortant de mes réflexions : « Reprenez courage, dis-je à cet infortuné. « Dieu n'a point créé de maux sans remède. Gardons-nous d'ajouter à nos « fautes en doutant de sa clémence. » Je lui parlai de repentir et de miséricorde; il s'attendrit, et son âme parut s'ouvrir à l'espérance.

Le jour même de cette conversation, une fièvre violente me saisit. J'en avais eu déjà plusieurs accès ; elle était causée par les fatigues du voyage, et par les privations de tout genre que j'éprouvais dans ma prison. Les progrès de cette maladie furent rapides, et l'on me transporta mourant dans une infirmerie.

CHAPITRE XV.

Consolations.

Je croyais être arrivé à mes derniers momens. J'étais indifférent aux secours qu'on me donnait; et toutefois, les malheureux conduits dans ce lieu de douleurs recevaient des soins empressés et touchans. Ils les devaient à plusieurs de ces femmes charitables, religieuses utiles qui se vouent à soulager les maux du pauvre et du malade.

Un jour, une d'elles, qui s'approchait de mon lit pour la première fois, me regarde, jette un cri, et je sens ses lèvres presser ma main. Je me soulève avec surprise. « Jac« ques, dit-elle... est-ce toi... ? Mon frère, « c'est vous ! » Malgré notre longue séparation, son vêtement nouveau et les rides de

son visage, tous mes souvenirs se réveillent; je reconnais Thérèse, j'embrasse ma sœur de lait. En la serrant dans mes bras, en confondant mes larmes avec les siennes, je craignais encore qu'une illusion ne me trompât; mais non, je ne m'abusais point; c'était Thérèse, c'était ma sœur.

Elle avait perdu son mari, et elle s'était consacrée aux pieuses fonctions qu'elle venait remplir près de moi. Oh! qu'il m'était doux, après tant de jours passés dans un isolement absolu et sans espoir sur la terre, qu'il m'était doux de retrouver la compagne de ma première enfance, de retrouver une amie avec qui je pouvais pleurer! Ses soins attentifs et surtout sa tendre affection me rappelèrent à la vie.

Thérèse, active et bonne, dévouée à soulager tous les genres de misères, jouissait de cette estime, de cette espèce de crédit que des services journaliers rendus à l'humanité font obtenir quelquefois à des personnes obscures. Elle sollicita pour moi l'intendant de la province. Les refus ne la rebutèrent point; elle fit valoir avec persévérance mon âge,

mes malheurs, et finit par m'apporter ma liberté. Ses vœux temporaires expiraient; elle voulut, au lieu de les renouveler, partager mon sort, et me suivre à Aigues-Vives où j'allais fixer mon séjour.

Nous partîmes. Avec quel attendrissement je montrai de loin à Thérèse ce village où quarante-sept ans auparavant j'étais venu si insouciant, si gai, si dédaigneux des peines de la vie! En arrivant, nous dirigeâmes nos pas vers la colline où repose Paul Ménars. Je m'inclinai avec respect, et je baisai la pierre qui couvre les restes de cet homme de bien. Je sentis mon âme s'élever; mais presque aussitôt, agité, oppressé, il fallut m'asseoir. Thérèse me regardait avec inquiétude, et craignait pour moi des sensations si vives. « Oh! rassure-toi, lui dis-je; mon émotion « n'est point pénible; le sort que j'obtiens « était inespéré. Sur cette terre où vit le « souvenir de Paul Ménars, et près de toi, « ma sœur, je dois attendre en paix le jour « où je rejoindrai les êtres que j'ai perdus, « et qui dans ce moment abaissent vers nous « leurs regards. Je viendrai chaque jour

« payer un tribut de reconnaissance au ver-
« tueux pasteur qui m'enseigna le courage
« et la résignation. Tu m'accompagneras ;
« nous sommes réunis pour ne plus nous
« quitter. Ma sœur, tu as essuyé mes pre-
« mières larmes, et tu viens aider mes der-
« niers pas. Nous sommes nés presque en
« même temps, et nous mourrons ensemble.
« Non, je n'accuserai point l'arbitre des
« destinées : j'ai goûté bien des momens
« heureux ; et je sens que ma fin sera douce.
« Appuyé sur le tombeau de Paul Ménars,
« et pressant Thérèse contre mon cœur, je
« bénis la Providence ! »

Les derniers rayons du soleil éclairaient la colline : nous nous levâmes ; et, nous soutenant mutuellement, nous descendîmes au village.

FIN DES MÉMOIRES.

Jacques Fauvel est mort quatre ans après son arrivée au village d'Aigues-Vives ; sa sœur de lait ne lui a survécu que cinq semaines : tous deux reposent près de Paul Ménars.

LETTRE

DE

JACQUES FAUVEL

A SON AMI

FÉLIX DUCLOS.

AVERTISSEMENT.

DANS sa retraite d'Aigues-Vives, Fauvel fit des recherches pour avoir des nouvelles de son ami Félix Duclos. Il sut, par des lettres de Clermont, que Duclos, marié à l'Ile-de-France, y passait doucement sa vie, occupé du soin de sa famille et de l'étude des sciences. Une correspondance s'établit entre les deux amis. Les Mémoires que l'on vient de lire avaient été envoyés à Duclos, et la note qui les termine est de sa main. On a trouvé plusieurs lettres jointes au manuscrit : celle que nous publions nous paraît être le complément nécessaire des *Mémoires de Jacques Fauvel*.

LETTRE

DE

JACQUES FAUVEL

A SON AMI

FÉLIX DUCLOS.

Aigues-Vives, 1er juin 1707.

MON vieil ami, ma lettre t'est donc parvenue, malgré la distance qui nous sépare! Ta réponse m'a vivement touché. Avec quel intérêt j'ai lu tous les détails que tu me donnes sur ta situation! je sais encore jouir du bonheur d'un ami. Eh! qui mieux que toi mérite un sort prospère? Ton goût pour les sciences t'a fait vivre loin du monde, loin des préjugés et des passions qui l'agitent; tu ne te rapproches des hommes que pour leur être utile. Combien

de fois tu m'as obligé! Depuis le collége jusqu'à mon exil, j'ai trouvé en toi l'amitié d'un frère. Désintéressement, générosité, prudence, activité, dévouement, tu m'offrais l'exemple de toutes les nobles qualités. Un seul défaut pouvait être aperçu dans ton caractère; et ce défaut, ton affection pour moi l'avait fait naître. Oui, cher Duclos, si dans nos relations tu t'es montré quelquefois susceptible, c'était par le désir de me voir toujours sage, toujours heureux. Mais ne semble-t-il pas que j'aie voulu t'adresser un reproche ? Le ciel m'en préserve! C'est surtout quand on est éloigné de son ami, qu'il est pénible d'avoir dit un mot qui puisse le blesser; l'instant d'après, on se repent, et l'on ne peut voler dans ses bras.

* . . . .

En me demandant mes Mémoires, dont tu as lu autrefois quelques pages, tu me promets, si je l'exige, de ne les faire connaître à personne. Je n'exige rien. Tu aurais tort de les confier à ceux de tes enfans qui sont en-

*. Nous supprimons un long passage entièrement relatif à la famille de Duclos.

core très jeunes : j'ai écrit des aventures peu sérieuses, j'ai dit avec franchise le bien et le mal qui se passaient sous mes yeux ; il faut plus de choix dans les tableaux qu'on présente à la jeunesse. Mais deux de tes fils sont déjà des hommes... Je n'ai plus de fils ! il me serait doux d'être utile aux tiens.

Ma vie leur offrira peut être quelques leçons. J'ai presque toujours eu les circonstances contre moi; et presque toujours j'ai su les dominer ou leur échapper. Bercé par l'insouciance dans ma jeunesse, soutenu par la fermeté dans mon âge mûr, je suis protégé dans ma vieillesse par la résignation.

Mon caractère n'a jamais changé; les progrès de l'âge n'ont fait que le modifier. Une influence plus grande que celle des années fut exercée sur moi par un être adoré. Oui, je m'en souviens tous les jours avec attendrissement ; mon insouciance s'évanouit dès que Louise m'eut révélé son amour; en perdant Louise, je perdis mon courage.

Il est certainement une science de la vie, un art de repousser les traits du malheur; mais que je suis loin d'avoir possédé cette science,

d'avoir pratiqué cet art ! Leurs secrets ne sont connus que d'un petit nombre de sages, parmi lesquels je place Paul Ménars, ce digne pasteur dont tu m'as entendu parler tant de fois avec vénération. Il n'eut pas besoin comme moi de changer, à diverses époques, d'idées et de système. Une douce, noble et pieuse philosophie l'accompagna dans toute sa carrière.

Oh ! si j'eusse conservé mon fils...! J'essayais de lui inspirer les principes du vertueux pasteur ; je me flattais de le voir profiter de mon expérience. Mon ami, fais connaître à tes enfans les moyens que Dieu nous a donnés pour adoucir les misères de cette courte vie. Apprends-leur à regarder avec insouciance les biens prétendus que poursuivent les hommes, à s'armer de fermeté pour accomplir tous leurs devoirs ; et dis-leur de ne compter que sur la résignation, dans les pertes cruelles qui viendront déchirer leur âme.

Jamais, non, jamais, le malheur ne peut être absolu pour celui qui cède aux volontés du Ciel. Si Dieu ne m'eût envoyé la rési-

gnation, j'aurais fini dans les horreurs du désespoir mes misérables jours. Je supporte la vie. Guidé par Thérèse, je fais encore un peu de bien autour de moi. Chaque soir je me repose sous les oliviers qui couvrent la tombe de Paul Ménars. Là, je médite; mon cœur s'ouvre à des émotions nouvelles; j'élève mes regards vers la patrie qui m'attend; j'y retrouve Louise, mes fils, tous les êtres que j'ai perdus! Je les vois, je leur parle, ils sourient, ils m'appellent; et quelquefois mes illusions deviennent si vives que je tressaille d'espérance et de joie!

Toutes mes journées se ressemblent; je n'ajouterai plus rien aux Mémoires que je t'adresse, mais je veux écrire pour toi quelques pages qui te feront connaître ma sœur de lait. J'ai si souvent confié au papier des événemens futiles qui n'intéressaient que moi seul! je me reprocherais de te laisser ignorer les vertus de ma sœur.

Je n'aurai pas avant six jours une occasion pour envoyer les papiers que je te destine au négociant de Lyon qui te fait parvenir mes lettres. Dans l'intervalle j'emploîrai chaque

jour quelques momens à t'écrire. Il m'est difficile de tenir la plume long-temps ; ma vue s'obscurcit, ma main commence à trembler. N'éprouves-tu pas comme moi, mon vieil ami, qu'il y a une sorte de volupté à sentir que l'on conserve une âme libre, entière, dans un corps qui s'affaisse et qui tombe?

Après avoir perdu son mari, Thérèse, cherchant à se distraire de ses peines, continua de tenir l'école du village. Sa modique fortune suffisait à ses besoins ; elle dispensa les enfans de lui donner la faible rétribution qu'ils payaient à son mari : elle avait encore assez pour habiller les plus pauvres, et même pour porter quelques secours à leurs parens. Il était impossible de rencontrer quelqu'un qui convînt mieux à cette petite place; malheureusement la petite place convint à une autre personne. Un paysan qui faisait l'entendu se mit en tête de devenir maître d'école, et ce paysan avait du crédit. Cousin germain du valet de chambre du seigneur, il fut nommé magister. Les habitans du village trouvèrent

bien dur de payer des leçons qui ne valaient pas celles que ma sœur donnait gratis. Thérèse fut bien affligée; ce qui la désolait surtout, c'est que le nouveau maître d'école battait les enfans.

A cette époque, nos provinces étaient couvertes de troupes envoyées contre les protestans ; et ces troupes vexaient à la fois les protestans et les catholiques. Si les désastres de la guerre sont horribles, peut-être est-il encore plus odieux de voir les violences et les brigandages que des soldats sans discipline exercent dans leur propre pays, envers leurs compatriotes, au milieu de la paix. Huit dragons vinrent loger chez Thérèse. Ils dévorèrent ses provisions, prirent son argent, et brisèrent ses meubles. Sa patience, son désir de les satisfaire semblaient les rendre plus exigeans. Un d'eux, dont le nom de guerre était Machabée, surpassait les autres en insolence et en brutalité. Il avait sans cesse la menace et le blasphème à la bouche; et plusieurs fois il avait frappé Thérèse, qui redoublait de patience. Un soir, ces

dragons obligèrent ma sœur à leur procurer du vin; elle alla en chercher à crédit. Ils s'enivrèrent. Au milieu de leur joie, une querelle s'élève : Machabée lance une bouteille à la tête d'un de ses camarades, celui-ci tire son sabre; ma sœur s'élance; mais le coup est porté, Machabée tombe, et ses amis le croient mort. Thérèse éplorée se jette sur lui, cherche à étancher le sang qui coule en abondance, y parvient avec peine, et se fait aider à transporter le mourant dans son propre lit. Pendant quatre jours le malheureux fut presque sans connaissance; pendant quatre jours Thérèse ne le quitta pas un instant, et lui prodigua tous les secours qu'elle aurait pu donner à son frère. Tant de dévouement, tant de fatigues supportées pour un homme qui l'avait si souvent maltraitée, surprirent et touchèrent les soldats. Plus d'injures, plus de blasphèmes : ils baissaient les yeux devant Thérèse, ôtaient leurs bonnets en l'approchant, et ne lui parlaient qu'avec respect. Le blessé, en reprenant connaissance, menaça, jura,

s'emporta ; ses camarades lui imposèrent silence, et lui apprirent ce qu'il devait à Thérèse. Il refusa d'abord de les croire ; mais enfin, convaincu par leurs discours : « Brave femme, dit-il à ma sœur en s'es-« suyant les yeux, n'exposez pas ainsi votre « santé. Vivez, et laissez périr un misé-« rable comme moi. » Thérèse redoubla de soins. Il n'y avait d'autre chirurgien dans le voisinage qu'un barbier fort ignorant; heureusement Machabée était d'un tempérament robuste. Dès qu'on le crut en état d'être transporté, mâ sœur le fit placer sur une charette, et l'accompagna jusqu'à l'hospice de Clermont, qui était desservi par des sœurs de la charité.

Thérèse ne voulait pas retourner à son village avant la guérison du blessé. Chaque jour elle admirait le zèle, le dévouement des pieuses filles qui soignaient les malades ; chaque jour celles ci prenaient pour elle l'intérêt et l'estime que devaient inspirer les récits du soldat qu'elle avait sauvé. Ce fut alors que Thérèse conçut un vif désir de sortir de son isolement, et de

se rendre utile en partageant les travaux des femmes dont elle avait les touchans exemples sous les yeux ; mais elle tremblait de n'en être pas jugée digne. Elle confia timidement son projet à quelques sœurs, qui cherchèrent à la rassurer, et qui la présentèrent à la supérieure. Une réponse favorable ne pouvait être obtenue sur-le-champ ; des renseignemens, des formalités étaient nécessaires. Cette vive inquiétude que, dans le monde, on éprouve lorsqu'on attend une place qui doit flatter l'orgueil où l'avidité, Thérèse l'éprouvait en sollicitant, comme la plus haute faveur, l'humble titre de servante des pauvres. Un doux ravissement la saisit quand sa demande lui fut accordée.

Oh ! combien elle méritait de partager les travaux et la gloire de ces femmes charitables ! Elle s'est distinguée parmi ces êtres que distinguent tant de vertus. Mon imagination est étonnée, quand je passe en revue les nombreux services qu'a rendus ma sœur. N'espère pas, cher Duclos, que je puisse te les raconter dans tous

leurs détails. Thérèse se souvient à peine de ses actions généreuses ; sa modestie ne me laisse connaître que peu à peu les secrets qui l'honorent, et que je mets tant d'intérêt à découvrir.

Douée d'un sens droit, d'une raison élevée, d'un zèle ardent, infatigable, ma sœur fut bientôt appréciée par ses supérieures, qui l'employèrent à propager les bienfaits de la plus respectable des institutions.

Pendant le long espace de temps qu'elle a consacré au service des pauvres, Thérèse a vu presque toutes les villes du midi de la France, non comme une riche étrangère pour admirer leurs monumens et jouir de leurs fêtes, mais pour visiter les hôpitaux, les prisons, et ces divers asiles du malheur, dont les uns renferment des enfans, d'autres des vieillards, d'autres des insensés. Habitante des villages dévastés par des maladies contagieuses, elle a porté des secours dans plus de quarante épidémies. A Marseille, elle s'enferma dans un bagne avec les forçats dévorés par

une maladie qui dépeupla les galères. Combien d'hommes lui doivent leur retour à la vie ! Combien d'autres, soutenus par elle à leur moment suprême, ont dû à ses pieuses paroles le courage et l'espérance ! Tour à tour elle a su consoler les indigens et attendrir les riches. Le produit de ses quêtes s'est élevé en dix-huit ans à plus de quatre cent mille livres ; et presque tous ses voyages elle les a faits à pied, vivant sobrement, pour ajouter quelques pièces de monnaie à la bourse des pauvres. Souvent appelée dans des maisons opulentes, et s'y dévouant à soigner des hommes qui, peu de jours auparavant, la dédaignaient peut-être, elle a plus d'une fois profité de la reconnaissance qu'elle inspirait pour réconcilier des familles, pour obtenir de bonnes actions en échange de ses services. Un bienfait qui couronne tous les autres, est d'avoir formé près de deux cents novices qui sont allées, sur divers points de la France, répéter ses leçons et renouveler ses exemples.

Tous les lieux désolés par la nature

ou par les hommes voient arriver ces humbles filles qui savent essuyer des pleurs et calmer des souffrances. Au commencement de la guerre de la succession, ma sœur suivit notre armée en Espagne, secourant avec le même zèle le Français blessé et l'étranger prisonnier. Elle se trouva dans un fort de l'Aragon, lorsque les Français qui s'en étaient rendus maîtres, assiégés à leur tour et réduits aux dernières extrémités, demandèrent à capituler. Le général ennemi exigeait qu'ils se soumissent à des conditions honteuses; tous étaient prêts à s'ensevelir sous les ruines de la place. Un rayon d'espoir luit aux yeux de ma sœur. La Providence avait voulu que, six mois auparavant, le général ennemi, fait prisonnier près des Pyrénées et dangereusement blessé, reçût les soins de Thérèse. Souvent il l'avait nommée sa bienfaitrice et sa seconde mère. Thérèse se hasarde à sortir du fort; elle pénètre dans l'armée des assiégeans, on la conduit au général qui passait alors des troupes en revue. Elle tombe à ses pieds;

il la reconnaît, la relève, et lui demande avec transport ce qu'elle veut de lui. Elle parle..... Sans la laisser achever, il promet d'accorder aux Français une capitulation honorable, annonce aux troupes sa résolution, proclame d'une voix émue ce qu'il doit à Thérèse; et les drapeaux s'inclinent devant la fille de charité.

C'est un être faible, c'est une femme qui soutint tant de fatigues, accomplit tant de travaux, versa tant de bienfaits! Que les hommes la révèrent, et que Dieu la récompense!

Il y a peu de mois, le courage de ma sœur subit une cruelle épreuve. Souvent elle me dit que, si elle ne m'eût retrouvé, le chagrin aurait abrégé sa vie. Je presse alors sa main avec tendresse, et de nouveau je remercie le ciel de nous avoir réunis. Je la laisserai parler elle-même dans le récit de ses dernières peines.

« J'étais revenue à Clermont, me dit ma sœur. Un camp fut établi en Auvergne,

dans l'été de 1705 ; et bientôt une maladie contagieuse s'y déclara. Un château voisin fut transformé en hôpital. L'épidémie exerça d'affreux ravages, on demanda des sœurs de charité; notre supérieure eut la bonté de me choisir.

« J'avais une amie qui désirait ne me quitter jamais. Elle se nommait Claire; sa piété, sa douceur, son extrême jeunesse, quelque chose d'aimable répandu dans toute sa personne, m'inspiraient un tendre attachement. Son père, M. de Gervé, avait long-temps combattu son désir de se vouer au service des pauvres ; il redoutait pour elle les fatigues de notre état, et il s'affligeait à l'idée d'être privé de la plus jeune de ses filles. Enfin la pieuse vocation de Claire l'avait emporté sur les alarmes paternelles. Mais quel que fût son dévouement, à peine éloignée de sa famille, elle avait senti le besoin de trouver une amie, et elle répondait à ma tendresse par la plus vive affection.

« Inquiète des dangers que j'allais courir, ma jeune amie supplia la supérieure

de ne pas nous séparer. Elle obtint sa demande, et vint m'annoncer avec joie qu'elle m'accompagnerait.

« Claire, dont le noviciat finissait à peine, n'avait jamais vu l'affreux spectacle d'un hôpital désolé par une épidémie, d'un lieu de douleurs où les hommes entassés, souffrent, meurent, et sont remplacés par d'autres qu'emporte bientôt la même contagion. Je craignais pour elle l'impression, le saisissement qu'elle allait éprouver. En effet, quand nous entrâmes dans la première salle de l'hospice, Claire se troubla; mais peu de momens lui suffirent pour reprendre du courage. Notre arrivée fit quelque sensation parmi les malades; l'espérance sembla renaître sur leurs fronts livides. Tous regardaient Claire : sa jeunesse les étonnait; plusieurs lui adressaient déjà des paroles de reconnaissance; et moi-même, les yeux fixés sur elle, je croyais voir un ange descendu dans ce lieu de misères.

« Le zèle de mon amie m'alarmait pour sa faible santé; je la suppliais sans cesse de se ménager, et je cherchais à lui épar-

gner les plus pénibles travaux. La fatigue excéda mes forces; au moment où l'épidémie touchait à sa fin, moi-même je fus atteinte, et l'on craignit pour mes jours.

« Aussitôt Claire redoubla d'activité pour me suppléer près de nos pauvres malades; et cependant elle trouvait bien des momens dans la journée pour me prodiguer les soins et les tendresses : jamais elle ne m'avait été si chère!

« Un soir, j'étais très abattue; Claire accourt, tombe à genoux près de mon lit, saisit ma main, la presse contre son front et la baigne de larmes. Je me ranimai, j'essayai de la calmer : « Ma sœur, lui dis-je,
« j'espère vivre encore pour soulager avec
« toi les malheureux, pour t'aimer et
« pour jouir de ton amitié. Si cependant
« Dieu voulait me rappeler à lui, devrais-
« tu t'abandonner au désespoir? Chaque
« jour nous disons aux mourans de se
« résigner aux volontés du ciel : ne sau-
« rons-nous pas mettre nos discours en
« pratique...? Pourquoi me plaindrais-je?

« Mourir dans un lit d'hospice, n'est-ce « pas accomplir notre destinée ? » En vain lui parlais-je tour à tour de résignation et d'espérance, mes discours ne produisaient sur elle aucune impression ; elle continuait de tenir ma main et de la presser contre son front brûlant. Toutes les fois qu'elle revenait près de moi, sa désolation était la même. « Tu veux donc aussi tomber ma- « lade, lui disais-je ? Songe à tant d'infor- « tunés qui réclament ton appui ; songe que « j'ai besoin de tes secours. » Soit que je lui rappelasse ses devoirs, soit qu'il ne fût question que de notre amitié, elle sanglotait.

« Enfin j'allai mieux, j'entrai en convalescence. Claire me regardait ; la joie brillait un instant dans ses yeux qui bientôt étaient encore obscurcis par les larmes. « Je suis guérie, lui disais-je ; reviens à « toi, ne te laisse pas troubler par des « chimères ; je suis guérie. » Elle m'embrassait, et elle pleurait.

« Surprise de cette douleur si vive et si constante, je réfléchis... « Ma vie n'est plus

« en danger; et Claire continue de pleurer...!
« Ses pleurs ne sont pas pour moi. » Dès que
je la revis : « Chère enfant, lui dis-je, hâte-
« toi de me parler avec confiance, ne me
« laisse pas dans d'affreuses inquiétudes...
« Juge des tourmens que j'éprouverais, si
« tu t'obstinais au silence. Ton âme pûre est
« telle que Dieu l'a formée; et cependant
« il me semble que lorsqu'on est tranquille
« sur le sort des personnes qu'on aime, on
« ne peut éprouver un chagrin violent, à
« moins qu'on n'ait commis une faute. —
« Non, s'écria-t-elle, je n'ai point commis
« de faute! — Eh bien! achève de t'expli-
« quer. — J'ai des regrets, non des re-
« mords... » Je la pressai dans mes bras,
je l'encourageai : son regard m'exprimait à
la fois son trouble et sa confiance; elle vou-
lait parler, les sanglots étouffaient sa voix.
Depuis un quart d'heure, ses angoisses et les
miennes se prolongeaient ainsi, quand la
cloche de l'hospice nous annonça l'heure de
nous rendre auprès des malades. C'était le
jour où je reprenais mes fonctions : Claire
était si pénétrée de ses devoirs que ce signal

suffit pour lui rendre quelque tranquillité; je descendis avec elle.

« Selon l'usage, nous allâmes chacune d'un côté de la salle pour soigner les malades. Tandis que je leur portais les secours qu'il m'avait été si pénible de ne plus leur donner, tandis que je recevais les félicitations de plusieurs convalescens qui me reconnaissaient, je tournais souvent les yeux vers ma jeune amie. Tout à coup je la vis tressaillir et trembler en passant près du lit d'un malade qui, dans le même instant, jeta sur elle un regard plein de trouble. Quel trait de lumière! je fus saisie de surprise; mais bientôt je me livrai aux plus douces idées. « Claire, me dis-je, n'a pas prononcé « des vœux éternels. Ce jeune homme est « honnête, puisqu'il a su l'intéresser; quel « qu'il soit, il peut demander sa main sans « craindre de se mésallier. Le père de mon « amie regrette qu'elle ait quitté le monde, « et l'y verra rentrer avec transport. » Je pensai que je pouvais faire beaucoup d'heureux, et j'eus peine à contenir ma joie.

« Dès que notre service fut terminé, je

m'empressai de conduire Claire dans notre chambre. « Dissipe tes chagrins, lui dis-je ; « je n'ai plus besoin de confidence, ton se- « cret m'est connu. » Elle pâlit, sa tête tomba sur mon épaule ; je la soutins, et d'une voix rassurante : « C'est moi, continuai-je, qui me « charge de lever les obstacles qui s'oppo- « seraient à ton bonheur. Il suffit que ce « jeune homme soit digne de toi.... » Claire éperdue s'écrie : « Il est marié ! »

« Nous restâmes long-temps immobiles, interdites ; je cherchais vainement des paroles. Le jeune Ernest de T***, officier d'infanterie, apporté mourant à l'hospice, eût expiré sans le zèle et le dévouement de Claire. Rendu à la vie par une sœur de charité jeune, jolie, il lui exprima sa reconnaissance avec une tendresse dont Claire n'aperçut pas d'abord le danger. Toujours elle avait refusé de l'entendre ; mais les raisonnemens qui s'étaient présentés à mon esprit s'étaient de même offerts au sien ; et dans le fond de son cœur elle nourrissait des espérances que chaque instant lui rendait plus chères. Un jour, elle était près d'Ernest ; une

femme en habit de voyage accourt vers lui, l'embrasse, le nomme son mari : à ce mot, Claire tombe en défaillance. C'était le soir où si désolée elle vint à moi, prit ma main et la pressa contre son front.

« Instruite de la fatale vérité, je pleurais avec mon amie. « Ma sœur, me dit-elle, vous étiez « dangereusement malade, et je n'avais plus « de guide; je ne pouvais ni vous demander « vos conseils, ni vous révéler ce qui se pas- « sait dans mon âme. Vous m'auriez sauvée. « Abandonnée à moi-même, j'ai cru ce qu'il « m'a dit. Mon malheur est irréparable! — « Chère enfant, prions ensemble, lui dis-je; « la prière adoucit tous les maux. » Claire se mit à genoux : avec quelle ferveur son âme innocente et pure s'élevait vers le ciel! Elle se regardait comme punie pour n'avoir pas écouté son père qui voulait la retenir près de lui; elle demandait qu'il ignorât toujours sa triste destinée; elle suppliait Dieu de reprendre son cœur tout entier, et l'implorait pour que je fusse heureuse.

» Je disposai facilement notre service de manière à ce que mon amie n'allât plus dans

la partie de la salle où se trouvait Ernest; mais je remarquais l'impression terrible dont elle était saisie chaque fois qu'elle l'apercevait. Bientôt il quitta l'hospice, et je me flattai d'un meilleur avenir.

» La première nuit après le départ de ce jeune homme, je veillais les malades. Faible encore, je me sentais accablée; je luttais en vain contre le sommeil, je m'assoupis quelques minutes. En ouvrant les yeux je vis, près du lit qu'Ernest avait quitté, Claire assise, les bras pendans, la tête penchée sur la poitrine. Je vais rapidement et sans bruit vers elle; au premier mot que je prononce, elle paraît sortir d'une profonde rêverie; elle me regarde en disant : « Je veille près de « lui; il est si mal! — Reviens à toi, sortons. « — Croyez-vous qu'il guérira? Oh! priez « Dieu qu'il guérisse; je ne puis vivre sans « lui. » Je l'emmenai. Il fallait la surveiller; et si elle s'échappait un instant, elle retournait s'asseoir près du lit d'Ernest. Mon amitié, mes soins ne purent lui rendre la raison; tous les secours furent inutiles; la pauvre Claire s'éteignit.

« Je me trouvai plus isolée que je ne l'avais jamais été ; il me semblait être seule au monde. Peu de temps après mon malheur, l'épidémie cessa entièrement ; je fus appelée à l'infirmerie de la prison de Moulins. Dieu voulait me consoler... je vous retrouvai, mon cher Jacques ! »

Ma lettre va partir. Ecris-moi, cher Duclos ; l'amitié rend la résignation plus facile et plus douce.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

